

JOSÉ MOSELLI
LES CHAMPS D'OR
L'URUBU

Le Schooner "La Charlotte"



MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Recroy, Paris.

LES CHAMPS D'OR DE L'URUBU

C95364

Le Schooner “La Charlotte”

PAR

JOSE MOSELLI



PARIS
MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE
3, RUE DE ROCROY, 3

Le volume qui précède ce récit a pour titre :

La Cité de l'Or

RÉSUMÉ DES SIX PREMIERS VOLUMES

Les forçats évadés Arsène Dulard et Jules Chafflert, dit le Notaire, qui se sont associés à l'Anglais Josuah May, d'une part; le mousse Jean Lenoël, le Marseillais Amable Loustalot et le négociant rouennais Montalais, de l'autre, se disputent la possession des Champs d'or de l'Urubu, à Haïti. A force d'argent et d'astuce, Schnockmann, le mandataire de Josuah May, a réussi à se faire vendre l'Urubu par le président d'Haïti, Népomucène Annibal, nègre féroce et cupide.

Grâce à une infernale machination, Montalais et Loustalot, accusés d'assassinat par Népomucène, sont livrés aux autorités françaises de Cayenne. Montalais est condamné aux travaux forcés, Loustalot à mort. Mais Jean Lenoël, parvient à s'introduire dans le pénitencier. Il délivre ses deux amis et va fuir avec eux lorsque des gardiens apparaissent et font feu.

Schnockmann, cependant, exploite l'or de l'Urubu, où il a fondé une ville, Urubuwald. Chafflert veut s'entendre avec Schnockmann pour tuer Arsène Dulard. Celui-ci découvre tout; il revolvérise le Notaire dans un café d'Urubuwald, et disparaît.

Le Schooner "La Charlotte"

I

Pendant que Jean Lenoël tentait ainsi de sauver Loustalot et M. Montalais, Arsène Dulard (alias Ernest Moreau) ne restait pas inactif ! Après avoir abattu de trois balles bien envoyées son digne acolyte Jules Chafflert, dit le Notaire, et comte de Clarmont par surcroît, le bandit avait profité de la stupeur et du tumulte causés par son acte, pour sortir du *Furts Bismarck Caffé* et disparaître.

Depuis le temps que durait son séjour à Urubuwald, Arsène Dulard avait eu tout le loisir de connaître les moindres recoins de la cité de l'or.

Aussi, comprenant que s'il tombait dans les mains de Josuah May et d'August Schnockmann, son sort était assuré, en ce sens qu'il serait aussitôt pendu ou fusillé, le misérable n'avait pas perdu de temps ! Il avait gagné la cachette où il

avait, peu de jours auparavant, dissimulé les provisions devant lui servir à fuir Urubuwald avec l'or qu'il eût dû emporter si Chafflert ne l'avait pas trahi, et, ayant chargé sur son dos un petit ballot renfermant une dizaine de kilos de conserves de bœuf, de biscuits, et une outre en peau de bouc pleine d'eau, Arsène Dulard s'était dirigé vers une des issues d'Urubuwald, bien résolu à tuer (il n'était pas à cela près !) tous ceux qui voudraient s'opposer à son passage.

Mais, favorisé par le hasard, le bandit n'avait pas eu besoin de recourir à cette extrémité. Grâce à sa connaissance approfondie des lieux, il réussit à tromper la vigilance d'une sentinelle (l'alarme, d'ailleurs, n'avait pas encore été donnée) et fut bientôt hors de la ville de l'or.

En homme prudent, Arsène Dulard voulut mettre le plus de distance possible entre lui et Schnockmann. Il marcha donc toute la nuit et toute la journée qui suivirent, et ne s'arrêta qu'au coucher du soleil. Pour plus de sûreté, il se tapit dans un fourré, et, après avoir dévoré une partie de ses provisions, il s'endormit d'un sommeil de brute.

Il se réveilla bien avant l'aube et se remit en route vers l'Ouest. Il comptait atteindre les Gonaïves et s'y embarquer pour porter ailleurs le théâtre de ses

exploits. Les Gonaïves sont situées plus loin d'Urubuwald que le Cap-Haïtien, mais l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc*, estimant avec raison que la prudence est la mère de la sûreté, craignait d'être reconnu et arrêté par un des nombreux agents que comptait Schnockmann au Cap.

Huit jours durant, Arsène Dulard erra ainsi un peu à l'aventure, il s'égara plusieurs fois, traversa une dizaine de villages sans même penser à tenter un cambriolage (ce qui indiquait chez l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc* un accablement et un abattement extraordinaires), et finit enfin par arriver aux Gonaïves, amaigri, hâve, la barbe longue, les vêtements en lambeaux et les souliers bâillant !

Malgré une stricte économie, les trois dollars que possédait Arsène Dulard ne le menèrent pas loin ! En cinq jours, il en vit la fin !

De nouveau sans le sou, le bandit s'en fut sur le port, dans l'espoir de trouver à s'embarquer sur un des nombreux trois-mâts qui se trouvaient en rade. Mais il avait une mine si peu engageante qu'on ne le laissa même pas monter à bord !

En proie à une rage épouvantable, le misérable s'assit sur un banc bordant la rive et, l'estomac tiraillé par la faim, se prit à réfléchir dans l'espoir de trouver

quelque profitable combinaison. Il fut bientôt si absorbé par ses pensées qu'il n'entendit pas un grand gaillard s'approcher de lui. L'homme jeta le gros cigare qu'il avait en bouche, et posa sur l'épaule de l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc* une large main ornée de bagues :

— Et alors, comment va cette petite santé, cher monsieur Arsène Dulard ! dit l'homme avec un fort accent anglais.

Le bandit, livide de s'entendre appeler par son nom, se dressa, et, instinctivement, porta la main à sa ceinture pour y chercher une arme absente. Il ne trouva rien et voulut fuir. Mais l'homme avait une rude poigne et le maintenait solidement. Compris qu'il était pris, Arsène Dulard « visagea enfin celui qui le tenait :

— Jim « strawberry ! râla-t-il.

— Lui-même ! gouailla l'Américain, car c'était bien lui. Et enchanté doucement de vous revoir, je dirai même triplement, mister Arsène Dulard ! Primo, parce que, puisque je vous revois, c'est que je suis encore en vie ! Secundo, parce que vous m'êtes très sympathique !... Mais oui !... Tertio, parce que vous m'avez l'air dans l'embarras, ce qui, j'ose le dire, est manifestement un effet de la Providence !

— Je... je...

— Ne vous troublez pas, cher mister Dulard !... Et levez-vous ! On pourrait nous

remarquer, et c'est bien inutile, n'est-ce pas ? Vencez ! C'est l'heure du déjeuner ! Vous n'avez pas l'air de vous en apercevoir : vous en avez sans doute perdu l'habitude, hein?... Ah ! ah ! Les méchants sont toujours punis !... Et n'essayez pas de fuir ou je vous abats comme un chien enragé. Quitte à m'expliquer ensuite !

— Je... je...

Arsène Dulard était si ému, si terrifié par l'apparition de l'Américain qu'il croyait si bien avoir tué, qu'il flageolait sur ses jambes, et que les moës ne parvenaient pas à sortir de sa gorge sèche.

D'une bourrade, Jim Strawberry le redressa rudement.

— Du nerf, mister Dulard, que diable ! Ou je perdrai la bonne opinion que j'ai de vous ! Vous n'étiez pas si ému, l'autre jour, lorsque vous m'assénâtes ce si beau coup de bouteille de champagne ! Ah ! Un coup admirable, quoi ! Mais j'ai la tête dure, , es !

Jim Strawberry se tut.

Pendant quelques minutes encore, les deux hommes cheminèrent sans plus échanger un mot. Arsène Dulard, anéanti, se demandait ce que l'Américain allait faire de lui.

Ils entrèrent dans le plus beau restaurant de la ville, où Jim Strawberry ordonna qu'on leur servît un somptueux

déjeuner. Arsène Dulard fit d'abord quelques manières avant de manger, puis, sous l'empire de la faim, il oublia tout, craintes, curiosité, appréhensions et engloutit avidement les mets placés devant lui.

Jim Strawberry, calme et ironique, regarda le bandit manger, sans perdre lui-même un coup de fourchette, et, lorsqu'ils eurent terminé, paya et entraîna Arsène Dulard, hébété, au dehors.

— Je vous ai laissé manger en paix, cher ami, fit l'Américain une fois qu'ils furent dans la rue, parce que j'estime qu'il y a temps pour tout, pas vrai ! Le moment est venu pour nous de nous expliquer ! Vous m'avez quitté, il y a quelques mois, en rade de Maracaibo, après m'avoir gentiment gratifié d'un coup de bouteille de champagne sur le crâne, qui m'a assommé, et m'avoir enlevé mon portefeuille ; c'est bien cela, je crois ? Et je ne parle pas des nègres que vous avez... revoltrérisés !

— Je... nous... c'est Chafflert qui... balbutia Arsène Dulard, blême.

— Ne mêlons pas les personnages ! C'est vous, mon cher Dulard, qui m'avez si bien arrangé ! Quant à Chafflert, c'est un homme de peu ! Mais, au fait, qu'est-il devenu ?

— Je l'ai tué ! avoua le bandit, sombre.

— Ah ! ah ! Discussion d'intérêt, sans doute ? fit l'Américain sans marquer le

moindre étonnement. Ce Chafflert m'avait l'air d'un fourbe !

— Oui ! alors !

— Je m'en doutais ! Mais nous avons à causer et l'endroit est peu propice dans cette rue ! *La Charlotte* est en rade. Nous serons mieux à bord ! Venez !

Bien que cette proposition ne lui plût qu'à moitié, Arsène Dulard se garda bien de refuser. Il suivit Jim Strawberry jusqu'à un coin du quai où était accosté le youyou du schooner, et, au côté de l'Américain, il prit place dans la petite embarcation qui déborda aussitôt.

La Charlotte était assez loin de la ville. Après une heure de navigation, Arsène Dulard l'aperçut enfin, ancrée dans une étroite crique, l'avant tourné vers le large, les voiles simplement carguées, prête enfin à appareiller à la moindre alerte.

Le youyou vint accoster sous la petite échelle d'acajou fixée au flanc du schooner :

— Passez le premier, cher Arsène Dulard ! ordonna Strawberry. Pas de manières entre vieux amis ! Vous connaissez le chemin !

Le bandit dut s'exécuter. Grelottant de terreur, il grimpa sur le pont de la *Charlotte*. Les marins qui s'y trouvaient le reconnurent aussitôt et le dévisagèrent, mais sans dire un mot, car Jim Strawberry venait d'apparaître.

Tout aussitôt, l'Américain fit entendre plusieurs siflements aigus. Les marins se précipitèrent, qui au guindeau (1), qui aux drisses des voiles.

Jim Strawberry, s'étant assuré d'un coup d'œil que chacun était à son poste, se tourna vers Arsène Dulard qui attendait les bras ballants et la bouche sèche.

— Venez donc, cher ami ! Nous allons boire une vieille bouteille de rhum, tandis que la *Charlotte* appareille ! Passez devant, je vous prie, cher ami.

Plus terrifié que jamais, Arsène Dulard obéit et descendit dans le petit salon situé à l'arrière du schooner. Jim Strawberry le suivit, et, de la main, l'invita à s'asseoir. Il prit sur une étagère fixée à la paroi une bouteille de rhum et deux verres, les posa sur la table et s'assit en face d'Arsène Dulard.

— Maintenant, dit-il, après avoir rempli les deux verres, causons, cher ami. Et écoutez-moi bien, c'est-à-dire soyez tout entier à notre conversation et ne pensez pas à me refaire le coup de la bouteille de champagne !

— Oh ! Je... protesta Arsène Dulard.

— J'ai confiance en vous, cher Arsène Dulard ! affirma l'Américain, très sérieux. Or, reprenons notre conversation au point

(1) Cabestan à lever les armes.

où nous l'avions laissée au moment où vous m'avez assommé avec la bouteille de champagne, à Maracaïbo ! Vous m'avez ensuite enlevé mon portefeuille, ma chaîne d'or et ma montre. J'y tenais !... Enfin, je vous pardonne cela comme le reste ! J'aime les gens déterminés ! Et je suis sûr que nous sommes faits pour nous entendre !

« Donc, vous m'avez dit que vous connaissiez un endroit, où, d'après vous, l'on pouvait ramasser l'or à la pelle, c'est bien cela ! Et, au moment où vous allez me le dire, vous avez préféré m'abattre d'un coup de bouteille de champagne. Mais, comme il n'est jamais trop tard pour bien faire, je vous prie, cher Arsène Dulard, de me dire où est situé cet Eldorado, saute de quoi, d'ici dix minutes vous prendrez le frais, pendu par le cou en tête du grand mât ! Rodilard, que vous avez si bien criblé de balles, mais qui n'en est pas mort (les nègres ont la vie dure !) se fera un plaisir de vous hisser lui-même ! Donc, où est l'endroit en question ?

Arsène Dulard hésita une seconde, puis éclata :

— Où est l'or ? Je ne demande pas mieux que de vous le dire, allez ! l'endroit en question, c'est la Vallée de l'Urubu ! La Vallée de l'Urubu qu'on m'a volée !

La figure de Jim Strawberry refléta une stupéfaction sincère :

— Comment, c'était de la vallée de l'Urubu dont vous parliez? La vallée de l'Urubu appartenant à Josuah May, où sont les fameux champs d'or?

— Oui, c'est moi et le Notaire qui...

— Quel Notaire?

— Ah oui ! Chafflert, quoi ! Enfin, c'est nous qu'on avait découvert le pate-lin...

— En arrivant de Cayenne?

Arsène Dulard, qui ne se souvenait plus que Strawberry savait qu'il s'était évadé de la Guyane, resta coi.

— Allons, allons, fit l'Américain, bonhomme, on sait ce que c'est que la vie, ça arrive à de très braves gens d'aller au ~~bagn~~me ! Et alors, vous veniez sans doute de découvrir ce mirobolant pays lorsque je vous ai rencontré pour la première fois?

— Oui !

— Très bien ! Et alors?

— Alors, rien, quoi ! grogna Arsène Dulard, hargneux. Comme de juste, on voulait tirer parti de notre découverte, et...

— Tristes imbéciles que vous étiez ! Si, au lieu de me casser la tête, vous vous étiez expliqués bien gentiment, l'Urubu serait à nous maintenant, au lieu d'être à Josuah May ! Car c'est à lui que vous avez vendu votre découverte, et il vous a soulés, hein?

— Oui ! avoua Arsène Dulard, la voix rauque.

— Pauvres idiots ! Il n'en pouvait être autrement ! fit l'Américain.

Arsène Dulard baissa la tête. Il avait oublié sa terreur maintenant, et ne ressentait plus qu'une rage effroyable contre ceux qui l'avaient ainsi frustré ! Il oubliait ses crimes et en arrivait à se croire victime !

— Alors, voyons, racontez-moi cela ! Que s'est-il passé au juste ? questionna Jim Strawberry, bonhomme.

Il remplit de rhum les deux verres et choqua le sien contre celui d'Arsène Dulard :

Surexcité par la haine et l'alcool Arsène fit le récit de ses démêlés avec Schnockmann et Josuah May et de la trahison de Chafflert. Il n'omita rien, rien, excepté de parler de M. Montalais, Loustalot et Jean Lenoël, qu'il croyait morts.

Lorsqu'il eut terminé, Jim Strawberry, qui l'avait écouté sans sourciller, parla.

— Sans risquer de me tromper, mon cher Arsène, je puis dire que vous n'avez que ce que vous méritez ! D'après nos relations, je vous croyais, en vérité, plus fort que cela ! Josuah May et Schnockmann vous ont roulé comme un baby de trois ans. Et il est impossible que vous tentiez quoi que ce soit contre Josuah

Hay, à présent ! Il est riche, vous êtes sans un cent ! Il est puissant, vous êtes recherchée par toutes les polices du monde entier ! Il est...

— Je le tuerai !

— Il faudrait pouvoir le joindre ! Vous serez pris avant, et pendu !

— C'est pas sûr !

— Si. Et puis nous ne sommes pas ici pour faire des bêtises ! *Business are business!* (1) D'après ce que vous m'avez dit, vous devez être au courant de ce qui se passe à Urubuwald !

— Un peu ! voulut gouailler le bandit.

— Quoi, un peu ? je ne plaisante pas ! coupa durement Strawberry. Je crois pouvoir faire affaire avec vous. Si oui, topo-là ! Sinon, réglons nos comptes. Vous m'avez fêlé la tête, je vais vous faire pendre !

— Je suis... je suis prêt à faire ce que... que vous voudrez ! affirma Arsène Dulard, tremblant.

— C'est bon ! Je vais vous interroger ! Vous répondrez ! Où met-on l'or extrait de l'Urubu ?

— Dans la tour rouge !

— Il ne reste pas là ! Où va-t-il ?

— Ah ! oui !... On l'envoie sous bonne escorte au Cap-Haïtien, chaque mois, et,

(1) Les affaires sont les affaires.

de là, il est embarqué pour l'Europe sur le paquebot hollandais !

— Bizarre ! murmura Jim Strawberry, pensif. Comment se fait-il que je n'en aie jamais rien su ? Pourtant, je viens souvent au Cap !

— C'est vrai, vous ne savez pas ! L'or est entreposé chez un certain M. Mitchell, dont la cave communique par un souterrain avec le hangar de la Compagnie *Hollandia*.

— Ah ! ah !

— Oui. Les caisses d'or sont munies d'une double enveloppe et, pendant la nuit, sont transportées par les agents de l'*Urubuwal Companyd* dans le hangar de la *Hollandia* d'où on les embarque. Ainsi, personne ne sait comment l'or est expédié.

— Pas mal imaginé, en vérité ! siffla Jim Strawberry. Et quelle est à peu près la production de l'*Urubu*, chaque mois ?

— Je crois avoir entendu parler de trois mille livres (1 400 kilos environ).

— Un million de dollars ! fit l'Américain, rêveur. L'affaire est bonne !

— Oh ! j'y ai pensé, grogna Arsène Dulard. Sûr que j'y ai pensé ! Mais je sais aussi, que, secrètement, les hangars de la *Hollandia* sont surveillés par cinquante Allemands payés par Josuah May ! C'est impossible de...

— Maître Arsène Dulard, mon ami,

vous ne serez jamais qu'un imbécile ! C'est moi, Jim Strawberry, qui vous le dis ! S'il en était autrement, vous vous diriez que si le hangar de la *Hollandia* est gardé, il n'en est pas de même du paquebot ! Et...

— C'est pourtant vrai ! exclama le bandit. Malheur ! Vous êtes un type épantant, monsieur *Stroberré* ! Ah ! ce que je regrette de ne pas m'être entendu avec vous !

— Tout vient à point à qui sait attendre ! fit sentencieusement l'Américain. On va songer, maintenant, à soulagier cette canaille de Josuah May de son or si mal acquis ! Ce ne sera pas difficile.

— C'est que les paquebots hollandais marchent plus vite que votre bateau ! murmura Arsène Dulard.

— Erreur ! Mais là n'est pas la question ! Il ne s'agit pas de courir après le bateau hollandais ! Non ! J'embaucherai simplement une cinquantaine de gaillards résolus, qui s'embarqueront comme passagers à bord du hollandais. Moi, avec la *Charlotte*, je suivrai le paquebot, et, par une belle nuit, je lancerai une fusée. A ce signal, les faux passagers du hollandais arrêteront le bateau et balanceront à la mer ceux qui résisteront, et même les autres ! C'est radical ! Là-dessus, j'arri-

verai, et nous transborderons les caisses d'or sur la *Charlotte*. Après, pour ne pas avoir d'histoires, nous enverrons au fond le hollandais ! Silence et discréction !

— On pourra même faire aller au fond les hommes que nous y aurons embarqués ! murmura Arsène Dulard, un mince sourire aux lèvres.

— Décidément, cher ami, vous êtes moins bête que je ne croyais ! affirma Strawberry. Je dirai même que vous remontez dans mon estime ! Tout va bien ! Je vais sans tarder m'occuper de trouver le « personnel » destiné à s'embarquer sur le hollandais... C'est le plus difficile de l'affaire ! Les hommes sûrs sont rares, et on ne sait plus à qui se fier, aujourd'hui !

L'Américain but un verre de rhum et hocha mélancoliquement la tête.

— Oh ! moi, je sais où les trouver, s'écria Arsène Dulard. Et autant qu'on en voudra.

— Où ça ?

— Là-bas ! A Cayenne, parbleu !

— C'est pourtant vrai ! avoua Jim Strawberry. Mais, pour cela, il faudrait les faire évader, et ce n'est pas facile !

— Oh ! si ! Avec quelques billets de mille, je m'en charge ! *Ce qui est difficile, ce n'est pas de s'évader du bagne, mais de savoir où aller après ! N'y aura qu'à faire*

attendre la *Charlotte* dans un coin de la côte près de Cayenne, et en deux ou trois heures, la nuit, ce sera fini ! Si vous voulez, je m'en charge ! Je connais le pays et les amis ne m'ont pas encore oublié ! Ce sera vite fait !

Jim Strawberry resta quelques instants muet et songeur :

— La combinaison est bonne ! dit-il enfin. Affaire faite ! Vous aurez droit à 20 p. 100 sur l'affaire, maître Arsène ; cela vous fera cent mille dollars !... Mais, sachez qu'au moindre signe de trahison, je vous écrase comme un rat ! Pour le reste, n'y pensons plus !

Il se leva et monta sur le pont. Tandis qu'il conversait ainsi, la *Charlotte* avait levé l'ancre, et, poussée par une jolie brise, filait vers l'Ouest en longeant la côte d'Haïti.

— Hissez les flèches ! ordonna Jim Strawberry. Arrosez les voiles ! Nous sommes pressés, garçons !

Cinq jours plus tard, la *Charlotte* jetait l'ancre dans la petite rade de Kourou, à quelques kilomètres de Cayenne.

II

En bon apache qu'il était, Arsène Dulard s'entendait admirablement à se

« camoufler », autrement dit à se rendre méconnaissable. Le jour qui suivit l'arrivée de la *Charlotte* à Kourou, l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc* fit sa rentrée dans sa bonne ville de Cayenne.

Arsène Dulard, assublé d'une longue barbe châtain, revêtu d'un costume de velours gris à grosses côtes, des bottes de cuir de buffle aux pieds, coiffé d'un large casque d'aloës, avait vraiment l'apparence d'un des nombreux prospectus d'or, aventuriers hardis, qui, à chaque courrier, débarquent en Guyane, et s'enfoncent dans l'intérieur pour y découvrir l'or qui y abonde, mais qui y abonde moins que la fièvre, les moustiques et les marécages.

Dix gaillards éprouvés, marins de la *Charlotte*, accompagnaient le bandit, pour l'aider dans ses projets, — et aussi pour le supprimer à la moindre apparence de trahison.

Bien qu'ayant de bonnes raisons pour croire à la sincérité d'Arsène Dulard, Jim Strawberry jugeait bon de prendre ses sûretés.

L'Américain était resté à bord du schooner. Il était convenu qu'une fois la date de l'évasion fixée, Arsène Dulard enverrait à Kourou un émissaire, et, le moment venu, la *Charlotte* croiserait devant la rade de Cayenne pour recueillir ces fugitifs.

Aussitôt arrivés à Cayenne, Arsène Dulard et ses compagnons allèrent se loger dans un petit hôtel du port, où ils se donnèrent pour des mineurs arrivant de Sinnamary. Comme les gens de cette sorte sont nombreux à Cayenne, leur présence ne causa nul étonnement.

Le soir même de son arrivée à Cayenne le bandit, après s'être assuré que nul ne le suivait, se dirigea vers un amas de cases, sordides, situé à l'est de la ville, et habité en majeure partie par des condamnés libérés.

Sans hésiter, Arsène Dulard, après de nombreux détours à travers des ruelles étroites et tortueuses, atteignit une case, faite de vieilles caisses et de boîtes à conserves, assez semblable à celles que l'on peut voir sur la zone militaire qui entoure Paris.

Cette cahute était percée de deux ouvertures : une fenêtre garnie, en guise de vitres, d'une toile à matelas effilochée, et une porte en bois de gaïac à peine raboté.

Un écriteau, cloué à la paroi, la surmontait. Il portait ces mots :

RICHARD SMOGLER,
Accordeur de pianos.

Il est certain que, pour vivre, ledit Richard Smogler devait exercer un second

métier, car les élégants de Cayenne possédaient un piano (il n'y en a pas tant !) ne portaient pas leurs pas dans ce quartier distingué...

A vrai dire, Richard Smogler, condamné à quinze ans de travaux forcés pour faux, usage de faux et abus de confiance, et qui, depuis dix ans, avait purgé sa peine, était tout simplement le caissier, le receleur des forçats. Son long séjour au bagne, qui lui avait permis, si l'on peut dire, d'en connaître les moindres détours, et sa réelle intelligence, lui permettait de rendre d'utiles services à ses anciens compagnons. Il connaissait tous les gardiens, et, bien qu'il ne fût plus au bagne, n'ignorait rien de ce qui s'y passait. Il préparait les évasions — moyennant finance, naturellement — et ses conseils, son aide étaient si utiles que tous ceux qui y avaient recours réussissaient !

Arrivé devant la porte, Arsène Dulard frappa trois coups, puis fit entendre deux fois le hululement de la chouette. Et, après avoir compté mentalement jusqu'à soixante pour laisser passer une minute (car il n'avait pas de montre), il frappa sept fois et attendit.

La porte s'ouvrit et laissa voir un beau vieillard à barbe blanche, à l'aspect vénérable et patriarchal : Richard Smogler en personne ; il tenait une lanterne à la main.

Il la souleva à la hauteur du visage d'Arsène Dulard, sourit, et, d'une voix douce, pria son visiteur d'entrer. Le bandit obéit. Richard Smogler ferma la porte.

L'intérieur de la cabane répondait à l'extérieur : dans un angle, un lit, fait d'un cadre de bois sur lequel était tendue une toile, faisait face à un magnifique piano américain, en acajou poli, les pieds trempant dans des jattes de terre pleine d'eau pour empêcher les insectes d'y grimper, et que l'on ne s'attendait guère là voir en ce lieu ; au milieu, une table entourée de quatre escabeaux de bambou, le tout éclairé par une grosse lampe à pétrole, pendue aux solives du toit par un long fil de fer.

Quant au sol, la terre nue, où grouillaient des régiments de fourmis. Mais, par une recherche du confortable qui surprenait dans ce logis délabré, les murs étaient *doubles* ! Ou plutôt, la case de Richard Smogler se composait en réalité de deux cases emboîtées l'une dans l'autre et laissant entre elles deux un vide d'environ cinquante centimètres. Pour tout dire, ce perfectionnement avait tout simplement été imaginé par Richard Smogler, pour être certain que l'on n'entendit point du dehors les conversations compromettantes qu'il avait l'occasion d'échanger avec ses... clients.

— Assieds-toi, Arsène Dulard ! prononça l'accordeur de pianos d'une voix douce. Je t'ai fait un peu attendre, parce que tu as employé l'ancien signal, que j'ai changé depuis trois mois !

Arsène Dulard resta bouche bée. Bien que connaissant la phénoménale mémoire de Richard Smogler, il « n'en revenait pas » d'être ainsi reconnu après tant de temps et malgré son déguisement. Il s'assit, ne sachant par où commencer.

— Tu sais que tu as été condamné à mort pour ton évasion de Saint-Laurent ? fit le vieillard. Je l'ai toujours dit : il faut agir en douceur !

— Je le sais ! grogna Arsène Dulard, sans que son interlocuteur pût savoir si ces paroles s'appliquaient à la nouvelle de sa condamnation ou au conseil qui venait de lui être donné.

— Ah ! bon !... Tu es venu sans doute à Cayenne pour assister à l'exécution de ton ami Loustalot, ou pour essayer de le faire céder ?

— Loustalot?... L'Alcide? fit le bandit, pâlissant.

— Lui-même ! Le gouvernement haïtien — je me demande de quoi il se mêle ! ... vient de le livrer à un autre, nommé... Montalais ! Tu le connais ?

— Oui ! jeta Arsène Dulard, sombre.

— Enfin, leur procès va commencer.

Comme tu le penses, pour Loustalot, son compte est bon — raccourci !... Tu veux le sauver ?

— Non !

— Ah?... Et, alors, que veux-tu de moi?

Cette simple question embarrassa fort le bandit. Richard Smogler s'en aperçut, mais, comme si de rien n'était, il baissa un peu la mèche de la lampe qui filait, et, silencieusement, s'assit.

Cinq minutes s'écoulèrent. La nouvelle de la présence à Cayenne de Loustalot et de Montalais, qu'il devinait avoir été livrés par Népomucène Annibal à l'instigation de Schnockmann, le rendait rêveur.

Il se décida enfin :

— Voilà ! dit-il. Je me moque de l'Alcide ! C'est pas pour lui que je suis venu !

— Ah !

— Non ! Chacun pour soi !... Moi, j'ai... je me suis associé avec un Américain, un type à la redresse... Il nous faut des amis qui aient du sang dans les veines, pour une affaire épataante. Alors, j'ai pensé aux camarades ! Il faudrait en faire évader une cinquantaine...

— Tu as de l'argent ? interrompit doucement l'accordeur de pianos.

— Un peu !

— Tant mieux ! Continue !

— Mais... j'ai fini ! Je suis venu te voir pour que tu m'aides à faire évader les amis. On sait que tu es à la hauteur ! Voilà !

Arsène Dulard se tut et regarda son interlocuteur. Richard Smogler demeurait impassible.

— C'est faisable ! dit-il. Mais il faudra du temps et de l'argent !

— Combien ?

— Deux cents francs par homme, au moins !

— Combien que ça fait, ça ? questionna le bandit, qui, en fait de calcul, ne connaissait guère que la soustraction.

— Pour cinquante hommes, 10000 francs ! je ne te demanderai que la moitié d'avance, soit 5 000 francs !

— Je vais te les donner ! fit le bandit en tirant de sa poche une portefeuille garnie par les soins de Jim Strawberry.

— Oh ! je n'en suis pas à une minute près ! Maintenant, je t'ai dit et je te répète qu'il me faut du temps !... Trois semaines au moins ! L'affaire demande à être préparée avec soin et minutie !

— C'est que je... nous sommes pressés !

— Mon garçon, il ne s'agit pas d'aller vite, mais bien. *Chi va piano va saon* (1) J'ai dit trois semaines ; Arsène, c'est à prendre ou à laisser.

(1) Qui va doucement va bien.

— J'accepte ! J'accepte !

— C'est ce que tu peux faire de mieux, va ! Nous disons donc 50 hommes, dans trois semaines... Je te préviendrai la veille du...

— J'aimerais mieux deux jours avant, pour avoir le temps de... d'avertir mon associé !

— Hum ! C'est difficile de prévoir 48 heures à l'avance si les circonstances se prêteront à nos désirs ! Je ne suis pas devin, moi ! Enfin, je ferai l'impossible pour te satisfaire !

— Tu es un ami !

— Alors finissons-en ! Tu as les cinq mille !

— Les voici !

L'accordeur de pianos froissa les billets que lui tendait Arsène Dulard. Très naturellement, il les examina les uns après les autres au recto et au verso pour s'assurer qu'ils étaient de bon aloi — les bons comptes font les bons amis !

Ayant constaté leur indubitable authenticité, il les serra dans sa ceinture et conclut :

— Affaire faite ! Tu me donneras les cinq mille autres le jour où je te préviendrai que tout est prêt...

— Mais...

— C'est toujours comme ça, mon petit ! Comptant et d'avance ! Je suis comme ça ! C'est à prendre ou à laisser !

— Oh ! ça va bien ! On obéit ! grommela Arsène Dulard, maussade.

— Entendu, alors ! Et maintenant, un conseil, mon petit Arsène ! Tu es bien « camouflé », c'est vrai ! N'empêche que je t'ai reconnu du premier coup ! Et malgré la nuit encore ! Donc ne te montre pas trop, si tu ne veux pas que ta tête aille tenir compagnie à celle de Loustalot dans le panier de la guillotine !

Richard Smogler se leva et se dirigea vers la porte. Arsène Dulard l'imita :

— A propos, murmura l'accordeur de pianos en posant la main sur la serrure, que sont devenus Albertien et le Notaire, qui sont partis avec toi et Loustalot ? Je n'en ai plus jamais entendu parler !

— Ils sont morts.

— Ah ! bon !... Un dernier mot ! Où dois-je te prévenir quand tout sera prêt ?

— A l'hôtel de France ! J'y suis sous le nom de Maurice Albret !

— Compris ! Adieu, et bon retour !

— Au revoir ! Et active, hein, Richard !

— T'inquiète pas !

Arsène Dulard franchit le seuil. Une petite pluie fine tombait. Tête baissée, le bandit se dirigea vers son hôtel.

Il était content de lui. Du moment que Richard Smogler consentait à s'occuper de « l'affaire », tout allait bien. De plus,

la pensée que Loustalot allait être guillotiné réjouissait le bandit.

Ce fut dans ces agréables dispositions d'esprit qu'il regagna son hôtel. Le lendemain matin, il envoya un des marins de la *Charlotte* prévenir Jim Strawberry que l'*entreprise* s'annonçait bien, mais que les préparatifs seraient plus longs qu'il l'avait pensé et durerait à peu près trois semaines. Le marin revint à Cayenne 48 heures plus tard et rapporta à Arsène Dulard que Jim Strawberry n'était pas pressé et qu'il attendrait ce qu'il faudrait, pourvu que l'affaire réussît.

Cependant, Richard Smogler ne restait pas inactif. Dès le lendemain de la visite d'Arsène Dulard, l'ancien forçat se mettait en campagne.

Par ses soins, en moins d'une semaine, et sans que personne, sauf les intéressés, ne s'en doutât, cinquante forçats, choisis parmi les plus déterminés du bagne — de vrais hommes de confiance ! si l'on peut dire — surent qu'un de leurs anciens compagnons, devenu riche, s'intéressait à eux et se proposait de les aider à conquérir leur liberté. Grâce à lui, un navire bon marcheur attendrait en rade et les recueillerait dès qu'ils seraient hors du pénitencier. Il ne s'agissait donc que de se concerter, attendre une nuit sans lune, massacrer les surveillants et gagner le

port. Le reste, le riche forçat s'en chargeait.

Comme chacun des intéressés savait que ces déclarations venaient de Richard Smogler, en qui tous avaient confiance, on peut juger par là l'enthousiasme que suscita une telle espérance. D'autant plus que Smogler, par des moyens à lui, s'arrangea de façon à procurer des poignards et des limes aux cinquante heureux élus.

Les préparatifs se firent sans hâte, mais avec une telle habileté que nul, parmi les surveillants, ne se douta de rien.

Richard Smogler avait bien choisi ses hommes. Les conjurés jubilaient, sûrs du succès.

En effet, ce qui est difficile, ce n'est pas encore de s'évader du bagne, non, mais bien de trouver ensuite un abri. La plupart des évasions réussissent, c'est connu. Mais, neuf fois sur dix, les fugitifs sont repris, soit avant d'avoir quitté la Guyane, soit par la police de la Guyane hollandaise, soit en mer où ils se lancent à bord d'inviscibles esquifs.

Arsène Dulard, malgré sa confiance en Smogler, bouillait d'impatience. A mesure que les jours succédaient aux jours, il devenait anxieux et angoissé, comprenant que s'il ne réussissait pas, il serait perdu. Jim Strawberry ne lui pardonnerait pas un échec.

C'est à peine si la condamnation à mort de Loustalot, qu'il apprit par les journaux et à laquelle il s'attendait, le dérida un peu.

Toujours pas de nouvelles de Smogler. L'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc*, qui, malgré tout, n'osait, par prudence, aller revoir l'accordeur de pianos, commençait à désespérer pour tout de bon, lorsque, quatre jours après la condamnation de Loustalot, il reçut par la poste ce simple mot : « *C'est pour après-demain, à minuit. Viens me voir aujourd'hui chez moi pour plus de détails, entre midi et deux heures. Roc.* »

Roc, c'était le surnom de Richard Smogler.

Arsène Dulard respira. A midi précis, il arriva devant la porte du pseudo-accordeur de pianos et, avant même qu'il eût frappé, le battant s'ouvrit :

— Exact comme un roi, monsieur Maurice Albret ! fit Richard Smogler. Entrez donc, je vous prie !

Arsène Dulard ne se fit pas répéter l'invite :

— Alors, ça y est ? dit-il, dès que l'accordeur de pianos eut refermé la porte sur lui.

— Oui. Après-demain, à minuit, au signal du grand Pisler...

— Celui qui a tué l'hôtelier à Marseille?

— Oui !... A son signal, tout le pénitencier doit se révolter. Le grand Pisler a promis à tous qu'il aurait des limes et des clés pour fuir ! Naturellement, seuls, les cinquante choisis par moi décamperont... les autres, ils s'expliqueront avec les gardiens... et ils attendront une autre occasion.

Richard Smogler eut un rire cynique et conclut :

— On ne peut contenter tout le monde et son père, pas vrai ?

— Sur ! affirma Arsène Dulard. Mais... tu es sûr de réussir ?

— Absolument ! C'est une affaire faite !... Tous les surveillants seront occupés par Loustalot, qu'on devra guillotiner le lendemain...

— Ah ! Ce que j'aurais voulu y assister !

— On ne peut tout avoir, Arsène ! N'aie crainte, l'opération sera aussi bien faite sans toi !... Mais parlons affaires ! Tu as les cinq mille ?

Arsène Dulard soupira. Mais, sans plus insister, il tira de son portefeuille cinq billets de mille francs et les remit au digne accordeur.

Jim Strawberry lui avait confié 20 000 francs pour ses frais : il n'y perda t donc rien !

Il mangea avec appétit la poule au carry préparée par Richard Smogler, qui, entre

parenthèses, était un merveilleux cul-sinier. Sans perdre une bouchée, les deux bandits convinrent des dernières dispositions à prendre. Elles étaient simples. A onze heures du soir, Arsène Dulard devait se poster avec ses dix hommes armés jusqu'aux dents, au coin de la rue Bougainville, près du port, et attendre, là, la sortie des évadés, puis les conduire jusqu'à l'endroit où attendrait la chaloupe de la *Charlotte*.

Tout étant ainsi réglé, Arsène Dulard prit congé du pseudo-accordeur de pianos :

— Bonne chance, lui souhaita Richard Smogler, et toujours à ta disposition, tu sais, même s'il t'arrivait d'être pris... et raccourci : je m'occupe aussi des testaments !...

A la sinistre évocation de l'échafaud qui le menaçait, Arsène Dulard frissonna :

— Au revoir ! dit-il.

Et, sans plus dire un mot, il franchit la porte et regagna son hôtel. Une heure plus tard, un des marins de la *Charlotte* galopait à toute allure sur la route de Kourou pour prévenir Jim Strawberry d'avoir à tenir prêt le canot automobile de la *Charlotte* pour le surlendemain à minuit.

Les heures passèrent. Elles semblaient interminables à Arsène Dulard. Par prudence, il ne sortit pas, de crainte d'être reconnu, et occupa ses loisirs à lire les

journaux locaux. Ils ne parlaient que de la prochaine exécution de Loustalot, et, à cette occasion, rappelaient la fuite de l'ancien lutteur et de ses complices, Arsène Dulard, Jules Chafflert et Albertier, et mentionnaient qu'eux aussi étaient condamnés à mort...

Cette lecture, on le devine, n'était pas faite pour égayer *l'ex-chef des Ravageurs de la Popinc* ! Aussi Arsène Dulard broyait-il du noir.

La nuit de l'évasion arriva enfin. Ce soir-là, Arsène Dulard ne dîna pas. Non qu'il eût peur. Mais enfin, il languissait d'en avoir fini.

Dès onze heures du soir, accompagné des dix marins de la *Charlotte* qui avaient reçu ordre de Jim Strawberry de lui obéir sans explications, le bandit s'installa dans un terrain vague de la rue Bougainville, à moins de deux cents mètres du pénitencier. L'endroit était couvert de bananiers sauvages parmi lesquels les onze hommes se dissimulèrent.

Il n'y avait plus qu'à attendre !

Les soixante minutes comprises entre onze heures et minuit parurent aussi longues qu'autant de siècles à Arsène Dulard et à ses dignes acolytes.

Les marins de la *Charlotte*, gens de sac et de corde, n'étaient, malgré tout, rien moins qu'assurés. *L'ex-chef des*

Ravageurs de la Popinc ne leur avait pas caché la gravité de l'entreprise, et qu'ils risquaient le bagne, au moins, et la guillotine peut-être.

Il est vrai, qu'en échange, Jim Strawberry avait promis, l'affaire faite, une magnifique récompense, et on le savait généreux.

Quoi qu'il en soit, les marins du schooner n'étaient pas très à leur aise.

Le premier coup de minuit sonna...

Dans le dortoir du pénitencier, tout semblait dormir ! Les forçats enchaînés à deux bat-flanc de bois parallèles, qui allaient d'un bout à l'autre de l'immense salle, ronflaient avec un ensemble touchant. Aux deux extrémités du dortoir, six surveillants, revolver à la ceinture, étaient en faction, sans se douter de rien, à tel point que l'un d'eux, debout sous un des fanaux grillagés fichés aux murailles de distance en distance, lisait un journal arrivé de France le jour même.

Soudain, une voix claironnante retentit :

— Debout les aminches ! C'est le moment !

Les douze surveillants, d'un même geste, tirèrent leurs revolvers ; ils virent, au milieu du dortoir, un grand gaillard, maigre et roux, le visage camard et osseux, qui debout, sur le bat-flanc, venait de proferer l'appel aux forçats.

— Couche-toi, Pisler, ou tu es mort !
cria un des gardiens.

Le dit Pisler éclata de rire. Et, au même moment, cinquante forçats, les cinquante plus dangereux des trois cents que contenait le dortoir, se ruèrent vers les surveillants...

Comment dire la stupeur de ces derniers en constatant que, non seulement les forçats n'étaient plus enchaînés, mais qu'ils étaient tous — tous ! — armés de poignards !

— Alerte ! Au secours ! À nous ! hurlèrent les surveillants affolés, et, en même temps, ils déchargèrent leurs revolvers dans la foule de leurs assaillants. Des cris de douleur, mais surtout de rage leur répondirent.

Et, en hommes que rien ne saurait arrêter, les forçats foncèrent plus vite vers les gardiens.

Ceux-ci, n'ayant matériellement pas le temps de recharger leurs revolvers, firent demi-tour et s'élancèrent vers la porte pour fuir. Cinq sur douze parvinrent à franchir le seuil ! Les sept autres, rejoints par les bagnards, tombèrent, littéralement hachés !

— Achevons-les ! Achevons-les ! glapissait le grand Pisler.

Mais les cinq surveillants, profitant de l'acharnement que mettaient les forçats

à frapper leurs infortunés camarades, avaient eu le temps de refermer sur eux la porte à clé, ce qui leur donnait un peu de répit.

Aussi, profitant de ce que Pisler et ses compagnons s'efforçaient d'enfoncer la porte du dortoir, les cinq surveillants s'élancèrent dans les corridors afin de donner l'alarme...

Ils arrivèrent ainsi dans le couloir sur lequel donnait la cellule de Loustalot, juste au moment où ce dernier et Jean Lenoël en sortaient !

Braquant sur les fuyards leurs revolvers, qu'ils avaient rechargés, les surveillants, tous ensemble, firent feu !

III

Par un extraordinaire hasard, aucune des balles ne porta.

Loustalot et Jean Lenoël reculèrent précipitamment et attirèrent à eux l'épaisse porte de la cellule d'où ils venaient de sortir, et qui s'ouvrait de dedans en dehors. Une seconde salve crépita : les balles, cette fois, s'aplatirent contre l'épais panneau de bois bardé de fer.

— Faut pas rester ici, s'écria Loustalot ou nous sommes bons !

C'était facile à dire, mais le couloir sur

lequel donnaient les cellules n'avait qu'une seule issue — issue par où venaient de surgir les cinq gardiens. D'autre part, Jean Lenoël aussi bien que son compagnon hésitaient à tirer sur les surveillants, bien que tous deux fussent armés de revolvers :

— Essayons de passer au travers ! s'écria le mousse. Ils visent trop mal pour nous atteindre.

— Aie pas peur, *pitchoun*, je veux assommer tous ceux qui...

Une affreuse clamour l'interrompit : les surveillants, s'apercevant qu'ils ne pouvaient atteindre de leurs balles les fugitifs abrités par la porte, venaient de s'élancer vers eux.

Mais ils n'avaient pas fait trois pas que les forçats, qui avaient réussi à enfoncer la porte du dortoir, apparaissaient dans le couloir, poignards hauts !

— Nous sommes perdus ! Sauve qui peut !! hurlèrent les infortunés gardiens, terrifiés à juste titre.

Jean Lenoël, au bruit, avait avancé la tête pour voir ce qui se passait. En apercevant la troupe hurlante des forçats, il devina tout ou à peu près :

— Hé ! enfermez-vous dans une cellule ! cria-t-il aux surveillants.

Ceux-ci, complètement affolés, se précipitèrent dans le cachot occupé par

Loustalot peu d'instants auparavant.

Les forçats, sans même faire attention à l'ancien lutteur et à Jean Lenoël, se ruèrent sur la porte de la cellule que les surveillants avaient aussitôt refermée sur eux :

— À mort, les garde-chiourmes ! hurlaient-ils.

-- Filons ! souffla Jean Lenoël à l'oreille de Loustalot. Ne perdons pas notre temps.

Sans répondre, l'ancien lutteur emboîta le pas au mousse.

À travers la foule des forçats en délire, les deux amis se glissèrent vers la porte du couloir. Ils allaient y arriver, lorsqu'un grand escogriffe, le grand Pisler, l'instigateur de toute l'affaire, en personne, apparut... Il était resté en arrière, histoire de cambrioler en hâte le bureau d'un surveillant, et, son coup fait, rejoignait ses troupes :

Il glapit :

— Ho ! les amis ! Dépêchons-nous ! Laissez tout ça et venez, si vous ne voulez pas être repris ! Y a le poste qu'est prévenu et on va nous envoyer les soldats !

Ces sages paroles furent écoutées. Pendant quelques secondes, cependant, les forçats hésitèrent tant était grande leur haine des surveillants. Mais l'instinct de conservation, l'amour de la liberté furent les plus forts ; en troupe compacte, comme

des moutons, les bagnards firent volte-face et s'élancèrent à la suite du grand Pisler.

Loustalet et Jean Lenoël se laissèrent entraîner : mais, brusquement, le mousse attira son compagnon dans un coin :

— Et M. Montalais? dit-il. Où est M. Montalais?

— Je n'en sais rien! avoua l'ancien lutteur.

— Il faut le trouver!

— Oui! mais où?

— Cherchons!

Et les deux amis, sans penser, l'un que la guillotine l'attendait, l'autre qu'il risquait le bagne pour sa vie entière, s'élancèrent au hasard dans les couloirs.

Tout en courant ainsi, Jean Lenoël réfléchissait. Il se rappela tout ce que Durieu, en réponse à une question, lui avait appris que M. Montalais était enfermé dans le dortoir central — dortoir dont le mousse connaissait la situation et qui était celui dans lequel s'était produit la révolte et l'évasion des forçats, sous la direction du grand Pisler.

— Viens! s'écria Jean Lenoël; je sais où est M. Montalais!

En quelques pas, les deux amis eurent atteint le dortoir central. La porte en était ouverte. Sur le seuil gisaient les cadavres des surveillants assassinés, et qui ne for-

maient plus qu'une bouillie informe tant les forçats s'étaient acharnés sur eux.

Dans le dortoir, c'était un spectacle indescriptible. Enchaîné au bat-flanc, les bagnards qui n'avaient pas été jugés dignes de la liberté par le grand Pisler, et, en conséquence, n'avaient été ni munis de limes, ni mis au courant de rien, s'agitaient en hurlant comme des damnés, et en essayant vainement de rompre leurs chaînes.

Ils poussaient des vociférations effroyables, mélange de menaces, d'imprécactions et de blasphèmes. La lueur falote des fanaux accrochés aux murailles accentuait encore les épouvantables grimaces de ces fauves à faces humaines.

Jean Lenoël et Loustalot étaient restés sur le seuil, hésitant à entrer. Les forçats les aperçurent et redoublèrent leurs hurlements :

- Une lime ! Une lime !
- Délivre-nous ; presse-toi !
- Va-t'en ou on te tue !

Sans dire un mot, le mousse regardait.

Il aperçut M. Montalais qui, assis sur le bord du bat-flanc, à quelques pas de la porte, contemplait cette scène d'épouvante avec une tristesse calme.

— Taisez-vous, tous ! cria Jean Lenoël de sa voix aiguë. On va vous délivrer !

Prenez patience ! Mais ne criez pas ! Vous allez faire venir les soldats !

— Oui ! oui ! Taisez-vous ! glapirent tous ceux qui avaient entendu les paroles du mousse.

Peu à peu, le calme se fit.

Son revolver à la main, Jean Lenoël, bravement, enjamba les cadavres des surveillants et marcha vers M. Montalais. Un forçat voulut le saisir par le bras.

Froidement, d'une balle dans le crâne, le mousse l'étendit mort.

— Bas les pattes ! dit-il de sa voix claire.

Les autres forçats, rendus prudents, se tinrent cois. En deux bonds, Jean Lenoël fut au côté de M. Montalais.

— Faites vite ! lui dit-il simplement en lui tendant une lime.

— Allez-vous-en, Lenoël ! fit M. Montalais tristement. C'est impossible ! Il faudrait au moins deux heures pour couper ma chaîne !

Et, ce disant, le négociant rouennais, montrait au mousse le robuste lien de fer qui le retenait au bat-flanc.

Jean Lenoël serra les poings en constatant son impuissance. Allait-il donc laisser M. Montalais ? Pris d'une atroce angoisse, il restait immobile, sans entendre le négociant qui lui criait :

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

De la porte, Loustalot voyait tout cela. Bien qu'il ne pût entendre les paroles échangées entre Jean Lenoël et M. Montalais, il en comprit soudain le sens.

Comme fou, il sauta par-dessus les corps des surveillants, rejoignit M. Montalais, empoigna à deux mains la lourde chaîne de fer, et, s'arc-boutant un pied sur le sol, l'autre sur le bord du bat-flanc, il attira la chaîne à lui, d'une si formidable secousse qu'un maillon cassa net.

— Prenez le bout, qu'il ne vous batte pas dans les jambes ! cria-t-il à M. Montalais, stupide d'étonnement. Et filons !!

— Loustalot ! Loustalot ! crièrent vingt condamnés qui venaient de reconnaître l'ancien lutteur. Casse-moi ma chaîne, à moi aussi !

Le brave Marseillais, une seconde, hésita. Il eut un haussement d'épaules impuissant, comme pour dire « ils sont trop », puis, en silence, il se précipita vers la porte au côté de M. Montalais et de Jean Lenoël.

La stupeur des forçats en voyant Loustalot briser la chaîne de M. Montalais avait été telle que les trois fugitifs eurent le temps de sortir du dortoir avant qu'elle fût dissipée.

Ils quittèrent le bâtiment central, et, en courant, traversèrent l'immense cour, ce qui les fit passer à moins de dix mètres

de la guillotine montée en l'honneur — si l'on peut dire — de Loustalot. Ce dernier frissonna.

Toujours courant, ils atteignirent la porte du pénitencier, juste au moment où les forçats, après avoir massacré l'escouade de surveillants qui la gardaient, achevaient de l'enfoncer. Jean Lenoël et ses compagnons se mêlèrent à la foule hurlante des bagnards, et bientôt furent dehors. Poussés, heurtés, cognés, ils parcoururent environ deux cents mètres sans bien savoir où ils allaient.

Jean Lenoël pensa alors que le moment était venu d'emmener ses deux amis jusque chez lui, pour les faire aussitôt changer de costume afin de pouvoir ensuite fuir plus facilement. Il allait leur communiquer son idée, lorsque, d'un terrain vague bordant la ruelle dans laquelle se trouvaient les évadés, une dizaine d'hommes surgirent. L'un d'eux s'écria :

— Suivez-moi. Un bateau nous attend ! En avant, marche !!

...Cette voix, Jean Lenoël, et surtout Loustalot l'auraient reconnue entre mille : c'était celle d'Arsène Dulard ! Ainsi, le sinistre bandit, qu'ils avaient laissé à Urubuwald au moment où il venait d'assassiner Jules Chaffert, ils le retrouvaient à Cavenne, et c'était lui qui avait machiné l'évasion des forçats !

Que signifiait le mystère?

— Suivons-le ! s'écria Jean Lenoël oubliant tous ses projets.

— Oui ! fit Loustalot, sombre.

Cependant, une formidable clameur d'enthousiasme avait salué les paroles d'Arsène Dulard. Derrière lui, les forçats se dirigèrent tumultueusement vers le port.

Dans toute la ville, c'était un désordre sans nom. Vers le pénitencier, des détonations retentissaient : c'étaient les surveillants qui tiraient au hasard dans les couloirs... Des patrouilles de soldats, attirés par le bruit, accouraient vers le bagne, sans que personne n'eut l'idée de couper la retraite aux fugitifs.

Dans un coin du port, le long du quai, le canot automobile de la *Charlotte*, son puissant moteur tournant à vide, attendait, avec, derrière lui, attachée par une solide remorque, une large chaloupe.

— Embarquez ! Embarquez !! hurla Arsène Dulard.

De fait, le temps pressait ! Dans une des rues débouchant sur le port, une compagnie d'infanterie coloniale, baïonnette au canon, arrivait au pas gymnastique !

Les uns sur les autres, se poussant brutalement, les évadés sautèrent en tas dans la chaloupe. Jean Lenoël, Amable Loustalot et M. Montalais, sans autrement hésiter, s'embarquèrent eux aussi.

— Pousse au large !! Pousse au large !!
glapit Arsène Dulard.

D'un coup de hache, un des marins de la *Charlotte* trancha l'amarre qui retenait les deux embarcations au rivage. L'hélice du canot automobile, subitement embrayée, fouetta l'eau noire qui rejайлît en tourbillons d'écume : les soldats n'étaient pas à cent mètres du quai.

— Feu ! Feu ! Feu !!! tonna l'officier qui les commandait, en comprenant que les évadés allaient lui échapper.

La détonation sèche des Lebel claqua. Trois forçats, grièvement atteints, s'affaissèrent en hurlant, cependant qu'autour de la chaloupe, l'eau giclait sous le choc des balles.

— Plus vite ! Plus vite ! hurla Arsène Dulard, affolé. Mais le canot automobile donnait toute sa vitesse.

La deuxième salve n'atteignit personne. Les forçats, se sentant sauvés, reprirent courage.

Après deux heures de navigation à toute vitesse, les fugitifs aperçurent enfin *la Charlotte* qui, ses feux éteints, croisait sous petites voiles au large de la baie de Kourou. Le canot automobile, habilement manœuvré, vint se ranger le long du schooner, et, tout aussitôt, par des cordes et des échelles préparées à l'avance un peu partout, l'embarquement des forçats com-

mença. Jean Lenoël profita du tumulte causé par cette opération pour dire à M. Montalais et à Loustalot :

— Il faut nous cacher à bord, car, au jour, nous serons reconnus ! Suivez-moi ! Je trouverai bien un coin !

Mêlés aux forçats, les trois amis escaladèrent le bastingage de la *Charlotte*. Sur le pont du schooner, c'était une mêlée indescriptible augmentée encore par l'obscurité, car Jim Strawberry avait fait éteindre tous les feux. Les forçats, joyeux, couraient de tous côtés, ivres de mouvement et de liberté, tandis que Jim Strawberry, perché dans les haubans du grand mât, surveillait l'embarquement en criant de temps en temps :

— Quick ! Quick ! (Vite ! Vite !)

Les marins de la *Charlotte*, eux aussi, avaient fort à faire. Les uns se tenaient prêts à border les hautes voiles, cependant que les autres préparaient les palans pour hisser à bord le canot automobile et la chaloupe. Et, pour augmenter encore le tumulte, Arsène Dulard se démenait comme un démon :

— Et nous ! Et nous ! Ne nous abandonnez pas ! hurlaient les trois forçats blessés, restés dans la chaloupe et dont personne ne s'occupait.

Jim Strawberry trancha leur cas :

— Jetez-moi ces braillards à la mer !

commanda-t-il en anglais à ses marins.
Nous n'avons pas le temps à perdre !

Quatre matelots se laissèrent glisser dans la chaloupe, et, sans hésiter, précipitèrent les trois misérables par-dessus bord, sans qu'aucun de leurs compagnons émit la moindre protestation...

Jean Lenoël, Loustalot et Montalais ne perdaient pas leur temps. Le mousse, qui avait assez navigué pour connaître dans leurs moindres détails les aménagements d'un navire, à peu près les mêmes partout, conduisit ses amis devant une des larges manches à air servant à ventiler la cale :

— Là ! dit-il. Faites comme moi ! Vite !

Et sans ajouter un mot, il s'introduisit dans la large embouchure de tôle et se laissa glisser dans le cylindre.

Loustalot et Montalais l'imitèrent et tombèrent d'une hauteur de trois mètres environ sur un monceau de ballots de fêveiller de tabac dont était chargé le schooner.

— Ne restons pas ici, souffla le mousse dès que ses compagnons l'eurent rejoint. Les forçats vont peut-être y descendre ! Nous serions aussitôt découverts !

Les trois fugitifs, l'un derrière l'autre, se mirent en marche dans les ténèbres. Par les manches à air, le bruit fait par les forçats sur le pont de la *Charlotte* parvenait jusqu'à eux.

Jean Lenoël, après quelques pas, s'arrêta devant une sorte de cheminée carrée aux parois de bois, et qui allait de la quille au pont du schooner,

C'était l'*archipompe*, c'est-à-dire le conduit par lequel passaient les tuyaux de la plus grosse pompe de la *Charlotte*.

— Voilà notre affaire ! dit Jean Lenoël à voix basse. Loustalot, toi qui es fort, tu vas enlever une des planches du bâti qui est là, nous nous cacherons ensuite dans l'*archipompe* où bien malin sera celui qui nous découvrira !

A tâtons, le brave Loustalot empoigna une des planches, et, d'un vigoureux effort, l'arracha :

— Voilà qui est fait ! dit-il simplement.

Jean Lenoël, sans répondre, s'assura que l'ouverture ainsi pratiquée était suffisante pour passer, et, satisfait, dit à ses compagnons :

— Vous n'avez qu'à enjamber les planches, vous trouverez devant vous un gros tuyau, qui est celui de la pompe. Vous le saisirez et vous vous laisserez glisser : ce ne doit pas être bien profond. Vous serez ainsi à fond de cale, entre la coque du navire et le faux plancher qui sert à supporter les marchandises et les isole afin que l'humidité ne les atteigne pas. Nous ne serons pas très bien, mais,

au moins, nous ne risquerons pas d'être découverts. Qu'en dites-vous?

— Allons-y ! fit Loustalot.

— Mais oui ! C'est très bien ! approuva Montalais.

— Ah ! j'oubliais ! fit Jean Lenoël. Loustalot, prends la planche que tu viens d'arracher, et jette-la parmi les ballots, si on s'en aperçoit, on croira qu'elle a été disjointe par le choc des marchandises.

L'ancien lutteur obéit et projeta la planche à plusieurs mètres de lui.

— Et maintenant, conclut Jean, descendons !

Le mousse passa le premier, puis Loustalot et Montalais.

Bientôt, les trois amis furent réunis dans le bas-fond de la *Charlotte*.

L'espace compris entre la coque et le plancher de la cale avait à peine un mètre de hauteur. Ne pouvant rester debout, les fugitifs s'assirent.

— Nous voilà sauvés pour l'instant ! murmura Jean Lenoël. Nous verrons à quitter ce bateau du diable à la première occasion... Je me demande comment le misérable Arsène Dulard se trouve à Cayenne, et surtout pourquoi il a machiné l'évasion de tous ces forçats, évasion qui a si bien facilité notre entreprise ?

— Vous voulez dire *votre* entreprise !

interrompit M. Montalais, car sans vous, je serais encore au pénitencier...

— Et moi, j'aurais... fini de manger du pain ! acheva Loustalot. Ça fait une fois de plus que tu me soves la vie, *pilchoun*.

— N'importe qui aurait fait la même chose à ma place, affirma le mousse.



Jim Strawberry, aussitôt le dernier forçat embarqué, avait fait hisser à bord le canot automobile et la chaloupe. Puis, embouchant un porte-voix de cuivre, il avait ordonné l'appareillage d'une voix tonitruante.

Les bagnards qui couraient au hasard, comme des chèvres, de l'avant à l'arrière du schooner, gênaient fort la manœuvre. Strawberry cria :

— Les « passagers », tous à l'arrière !

Malgré leur naturelle indiscipline, les forçats, encore sous le coup de la joie que leur causait leur liberté récente, obéirent et vinrent se masser sur la dunette de la *Charlotte*. Déjà, le schooner se couvrait de toile et, poussé par une forte brise d'ouest, bondissait allégrement sur les flots noirs.

Lorsque Jim Strawberry vit son navire « en route », comme disent les marins, et qu'il se fut assuré que nul bâtiment ne lui

donnait la chasse, il songea à ses « passagers ».

— Arsène Dulard, cria-t-il. Où es-tu, sanglant pirate?

A ce nom glorieux au bagne, les forçats tournèrent tous la tête vers Jim Strawberry et purent voir l'homme qui avait guidé leur fuite s'approcher du capitaine américain.

Jusque-là, grâce à la précaution prise par l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc* de se grimer, nul d'entre ses anciens « collègues » ne l'avait reconnu. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le flair qui caractérisait Richard Smogler.

Mais, en entendant prononcer le nom du redoutable bandit par Jim Strawberry, les forçats l'identifièrent instantanément :

— Hourrah ! hurla le grand Pisler.
Vive Arsène Dulard !!

— Vive Arsène Dulard ! répétèrent les évadés, enthousiasmés.

Le dit Arsène Dulard, flatté, salua dignement. Grisé par les vivats, il allait parler et dire des bêtises, lorsque Jim Strawberry le prévint :

— Gentlemen, dit-il, laissez-moi d'abord vous annoncer que vous êtes ici en sûreté, et libres ! J'aime les gaillards déterminés et qui ont du sang dans les veines ! Grâce au diable, à mon bon navire, et à mon excellent ami Arsène Dulard que

que j'avais envoyé pour vous permettre de quitter ce pays macaque et nauséabond, vous voici à l'abri. A plus tard les affaires sérieuses ! La brise est bonne, la mer est belle ! Je ne vous ferai qu'une annonce, c'est que, d'ici deux mois au plus, Dieu me damne si je mens ! je veux que vous soyez tous riches ! Tous ! Vous en avez la parole de Jim Strawberry !

— Vive Jim Strawberry !

— Et voilà, gentlemen ! Des habits et du linge vous attendent dans le faux pont. Dès que vous aurez quitté vos bardes, rendez-vous au salon, à l'arrière, où nous fêterons par un souper amical l'heureux succès de notre entreprise !

— Vive Jim Strawberry ! répéterent les évadés exultant.

Du geste, l'Américain leur désigna une écoutille desservant le faux pont. Mais, déjà, Arsène Dulard s'empressait de guider ses anciens compagnons de bagne, serrant des mains, échangeant des soupires, d'aimables paroles avec tous...

Jim Strawberry avait bien fait les choses. Dans le faux pont du schooner, éclairé *à giorno*, plus de deux cents costumes complets, de toutes tailles et de toutes couleurs, étaient exposés sur des lits fixés au plancher. Plus loin, sur des rayons de bois, du linge, des bottines, jaunes, noires, vernies, en cuir, en drap,

à boutons, à lacets, basses, hautes, de toutes formes enfin, voisinaient avec des piles de linge bien repassé. Puis, c'étaient des coiffures de toutes sortes, sombreros, panamas, casquettes de laine, casques d'aloès... Rien ne manquait.

Au centre du faux pont, des cuves de bois pleines d'eau douce, flanquées de serviettes et de savonnettes attendaient ceux qui désiraient se laver...

Hâtivement, parmi un effroyable tumulte, les forçats évadés se choisirent chacun un équipement qu'ils revêtirent après une hâtive toilette, puis remontèrent sur le pont, et, guidés par Arsène Dulard, gagnèrent le salon.

Jim Strawberry, en habit de soirée, y attendait ses hôtes. Deux longues tables avaient été préparées. Elles étaient recouvertes de nappes brodées, en toile de Hollande, d'une blancheur éblouissante, sur lesquelles de merveilleuses orchidées avaient été négligemment jetées. Les deux lustres dorés suspendus au plafond faisaient luire l'argenterie et scintiller les cristaux. Dans un angle du salon, quatre maîtres d'hôtel, nègres graves, mais impassibles, semblaient attendre le bon vouloir de ces messieurs.

A la vue de ce luxe écrasant, les forçats, intimidés, stupéfaits, firent silence... Seul, l'un d'eux, maigre hère blond à figure

de fouine, glapit, résumant l'impression générale :

— Ah ! mince alors !

Jim Strawberry, satisfait de l'effet produit, s'écria :

— A table ! gentlemen ! A table !

Les « gentlemen », ahuris malgré tout, se casèrent tant bien que mal. Le début du repas fut assez silencieux puis, progressivement, les vins aidant — et ils ne manquaient pas — les langues se délièrent, les figures s'épanouirent. D'effrayantes conversations s'engagèrent. Ces messieurs se racontaient leurs exploits : vols, assassinats, empoisonnements.

...Au dessert, le contentement des convives atteignit son apogée : excités par les vins absorbés, ils parlaient tous à la fois et se flattaienr des forfaits les plus affreux...

Jim Strawberry, souriant, content de lui, jeta un regard satisfait sur ses « hôtes ».

Il se dressa, et d'une voix forte parla :

— Gentlemen, je vous prie de faire un peu de silence. J'ai une communication intéressante et importante à vous faire. Il s'agit de votre fortune à tous !

— Parlez ! Parlez !

Malgré l'excitation des bagnards, le silence se fit peu à peu. Jim Strawberry toussa légèrement, et, ayant constaté

que tous les regards étaient tournés vers lui, commença en ces termes :

IV

— Gentlemen, je médite une admirable affaire ! Pour la réaliser, j'ai pensé à vous ! Je veux que, d'ici un mois, nous soyons tous riches ! Écoutez-moi bien ! Vous voulez tous gagner de l'argent, n'est-il pas vrai ?

— Oui ! Oui !

— Je m'en doutais ! Je vois à qui je parle ! Vous n'êtes pas, gentlemen, de ces imbéciles qui mentent d'un bout de leur existence à l'autre, qui trompent leur prochain pour lui vendre des marchandises sans valeur !... Vous n'êtes pas de ces esclaves qui travaillent comme des bêtes pour enrichir leurs patrons ! Non ! Vous êtes des hommes intelligents, libres, énergiques, à qui le sort a été contraire, voilà tout ! Mais moi, je veux réparer cette injustice !... Et c'est pour cela que je vous ai réunis ici ! Me suis-je trompé ?

— Non ! Non ! Non !

— Je le savais, gentlemen ! Aussi bien, voici l'affaire ! Dans quinze jours ou à peu près, un paquebot doit partir d'un port d'Haïti avec des caisses d'or pour une valeur de plusieurs millions dans la cale.

Il ne s'agit que de s'en emparer ! Cela sera facile !... Nous allons aborder à La Guayra. Vous débarquerez et attendrez là le paquebot en question, où vous prendrez place comme passagers à destination de Port-au-Prince.

« Au Cap-Haïtien, où le navire touche avant d'aller à Port-au-Prince, on embarquera à bord des caisses pleines d'or !... Vous comprenez ? La nuit venue, une fois en mer, entre le Cap-Haïtien et Port-au-Prince... vous vous débrouillerez pour... débarquer les passagers et l'équipage... Mon bateau vous suivra. Vous me préviendrez en tirant une fusée. J'arriverai. Nous transborderons l'or à bord de notre navire et ferons sombrer le paquebot : ainsi ne laisserons-nous pas de traces !... Après, nous nous rendrons aux États-Unis. Et, le partage fait, chacun s'en ira de son côté, libre et riche !

« Que dites-vous de cela ?

Ce que ces gentlemen disaient ? Leurs clamours d'enthousiasme ne laissèrent aucun doute à ce sujet. Debout, verres en main, la trogne enflammée, les forçats firent trembler le salon sous une formidable acclamation qui se prolongea plusieurs minutes.

Jim Strawberry leva son verre plein de champagne :

— A nos succès ! A nos richesses, gentlemen ! dit-il.

— A notre pognon ! répondirent les « gentlemen ».

Jusqu'au matin, la ripaille dura. Les uns après les autres, les forçats, ivres morts, roulèrent sous les tables.

Vers minuit, Sim Strawberry avait quitté le salon. Il se piquait de délicatesse et le spectacle de ces assassins ivres lui répugnait. Quant à Arsène Dulard, il avait fait comme les autres et ronflait couché à plat ventre sur le plancher...

Poussée par un vent favorable, la *Charlotte*, trois jours après son départ de la Guyane, accosta le quai de La Guayra, au Venezuela, où Jim Strawberry savait que font escale les paquebots hollandais sur lesquels Arsène Dulard lui avait dit qu'étaient embarquées les caisses d'or au Cap-Haïtien.

Les quelques jours qu'avait duré la traversée avaient permis aux cheveux des forçats de repousser.

Les « passagers » de la *Charlotte* bien vêtus, engrangés par les excellents repas que leur dispensait Jim Strawberry, n'avaient, somme toute, pas mauvaise mine.

Sitôt le schooner le long du quai, Jim Strawberry se renseigna sur la date du prochain passage du paquebot hollandais. A l'agence de la Compagnie hollandaise, on lui apprit que le *Prinz-Mauritz*, cour-

rier des Antilles, arrivait trois jours plus tard, pour repartir quelques heures après à destination de Puerto-Cabello, le Cap-Haïtien, Port-au-Prince, San-Juan de Puerto-Rico et l'Europe.

Il avait donc le temps !

Cependant, Jim Strawberry, ne voulant pas être pris au dépourvu, réunit aussitôt les forçats dans le salon du schooner :

— Gentlemen ! dit-il, le moment d'agir est arrivé. Dès que la nuit sera venue, vous allez débarquer les uns après les autres, de façon à ne pas être remarqués, et irez vous loger dans les différents hôtels de la Guayra ! Je vais vous donner quarante dollars à chacun : ils vous serviront à prendre passage à bord du *Prinz-Mauritz*, le paquebot hollandais qui part d'ici dans trois jours.

« D'ici là, tenez-vous tranquilles et prenez patience, afin que nul, en ville, n'ait des soupçons. Je me fie à vous !

Des murmures d'approbation se firent entendre. Incontinent, Jim Strawberry remit quarante dollars à chacun des quarante-sept forçats. Cette formalité terminée, les forçats, pleins d'une généreuse ardeur, descendirent dans le faux pont où l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc* leur distribua sans compter poignards, revolvers et cartouches, toutes

choses qui ne manquaient point à bord de la *Charlotte*.

Pour être véridique, il faut mentionner que de nombreux bagnards, aussitôt en possession de ces armes, se regardèrent, les yeux exprimant la même pensée :

« *On pourrait s'emparer du schooner ?* »

Indécis, ils remontèrent sur le pont. Là, leurs hésitations prirent fin ; à l'avant et à l'arrière de la *Charlotte*, des marins, « sans avoir « air de rien », astiquaient tranquillement d'élegantes mitrailleuses prêtes à entrer en action : Jim Strawberry était un vieux renard et qui prenait ses précautions !

Les dignes forçats, refroidis à cette vue, n'en concurent que plus d'estime pour l'Américain. Ils descendirent à terre séparément et, comme leur avait recommandé Jim Strawberry, s'en furent gîter dans les principaux hôtels de la Guayra où nul ne les remarqua.

Ils se retrouvèrent trois jours après devant les bureaux de la Compagnie hollandaise à laquelle appartenait le *Prinz-Mauritz* où ils devaient s'embarquer. Au grand étonnement de l'employé qui n'avait jamais tant vu de passagers à la fois, ils prirent chacun un billet pour Port-au-Prince.

Le *Prinz-Mauritz* arriva dans la matinée et commença aussitôt à embarquer son chargement qui consistait surtout en ballots de graines de cacao. A six heures du soir, le courrier hollandais leva l'ancre, emportant Arsène Dulard, le grand Pisler et leurs dignes acolytes.

La *Charlotte*, peu après, quitta La Guayra, pour une destination inconnue...

Le *Prinz-Mauritz*, après une escale à Puerto-Cabello, se dirigea vers le Cap-Haïtien où il arriva sans incident. Il en repartit le soir même, non sans avoir embarqué deux cents solides caissettes, marquées *J. M.* qu'Arsène Dulard désigna à ses compatriotes en disant :

— Voilà les colis au pognon !

Les caissettes, d'ailleurs, furent soigneusement descendues à fond de cale.

Un peu avant la nuit, le *Prinz-Mauritz*, ses opérations terminées, reprit la mer à destination de Port-au-Prince. Le paquebot hollandais doubla la haute falaise qui protège à l'ouest le Cap-Haïtien et s'élança vers le large.

En hommes qui ne se refusent rien, Arsène Dulard et ses associés s'étaient offerts des places de première classe. Vers sept heures, la cloche du maître d'hôtel, appelant les passagers à dîner, ayant sonné, les bagnards gagnèrent le grand salon et s'attablèrent.

Depuis La Guayra, les autres passagers des négociants anglais et américains pour la plupart, supportaient avec ennui la présence des forçats : ceux-ci, en effet, manquaient totalement de tenue : certains essuyaient leurs lèvres avec la nappe ; d'autres torchaient leurs assiettes avec énergie, ou même n'hésitaient pas à pousser avec les doigts sur leurs fourchettes les aliments rébarbatifs... Mais, quoi, en voyage, il faut savoir se faire une raison, et les passagers du *Prinz-Mauritz*, ayant su que les Français n'allaitent que jusqu'à Port-au-Prince, avaient pris leur parti avec philosophie...

Vers neuf heures, le dîner prit fin. Les uns après les autres, les passagers montèrent sur le pont, afin de jouir de la brise fraîche et parfumée qui se levait. La mer était calme comme une plaque de métal. La lune et les étoiles s'y réfléchissaient aussi nettement que dans un miroir. Les passagers, tout à la douceur d'une digestion heureuse que favorisaient le beau temps et l'air marin, conversaient par petits groupes, la plupart accoudés à la lisse pour mieux contempler la côte d'Haïti devant laquelle le *Prinz-Mauritz* défilait à toute vitesse.

Arsène Dulard et ses compagnons, eux, ne restaient pas inactifs, et se livraient à de plus prosaïques besognes. Ils avaient

aperçu, sitôt le *Prinz-Mauritz* hors de la rade de Port-au-Prince, la silhouette élancée de la *Charlotte*, qui, depuis, suivait à bonne distance le paquebot hollandais.

Les bandits, divisés en deux groupes, l'un sous la direction du grand Pisler, l'autre dirigé par l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc* en personne, prenaient leurs dernières dispositions et examinaient soigneusement la topographie du navire afin de ne rien laisser au hasard. Ainsi que sur tous les paquebots modernes, les cabines et les salons, à bord du courrier hollandais, donnaient tous sur le pont. Seuls, les postes des matelots et des chauffeurs étaient en dessous, celui des chauffeurs à l'arrière, celui des matelots à l'avant. Les cabines des officiers et leur salle à manger étaient situées sous la passerelle, au centre du navire.

En moins d'une heure, Arsène Dulard et le grand Pisler eurent terminé leurs investigations. Après avoir ordonné à leurs acolytes de se mêler à la foule des passagers, les deux bandits arrêtèrent leur plan d'attaque :

— Tu prendras trente hommes, fit Arsène Dulard à Pisler. Tu monteras d'autorité sur la passerelle et tu réduiras au silence les officiers et le timonier...

— Ce sera vite fait !

— Bien sûr ! Après tu fileras à l'avant,

où est le poste des matelots et tu en feras autant.

Pendant ce temps, je m'occuperai des chauffeurs et des mécaniciens, d'abord, et puis des larbins... Toi, dès que tu auras fini, tu veilleras à ce que personne ne touche aux embarcations et ne se sauve...

Un fracas de cuivres couvrit sa voix : à l'arrière du paquebot, un orchestre attaquait une marche !

— Tiens, c'est vrai, gouilla le grand Pisler, c'est la musique ! Je n'y pensais plus !

— Comme ça, on saura où sont les larbins pour leur faire leur affaire ! constata Arsène Dulard.

En effet, ainsi que chaque soir, une douzaine de garçons, sous la direction de l'un d'eux, formaient un petit orchestre pour divertir les passagers, lesquels se pressaient autour d'eux.

La demie de dix heures tinta à la cloche de la passerelle.

— On y va ? redemanda Pisler, qui était impatient d'agir.

— Pas encore ! Laisse voir un peu que je m'assure si tout va bien ! Toi, va prévenir les amis ! Je vous rejoins de suite !

Une dernière fois, Arsène Dulard fit le tour du paquebot.

Déjà, tous les marins non de quart s'étaient couchés. A l'exception de l'arrière

où se continuait le concert, tout le reste du navire était plongé dans le silence. L'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc*, satisfait, rejoignit ses acolytes. Sans affectation, il se faufila au milieu d'eux, et, à voix basse, désigna ceux qui devaient l'accompagner.

Non loin de lui, le grand Pisler le couvait des yeux. Nul, certainement, ne se doutait de rien ! Mêlés aux passagers, le commandant du navire hollandais, Herr Cornélius Zeeboom, un gros homme blond placide, et plusieurs de ses officiers, écoutaient attentivement l'ouverture de *Cavalleria rusticana*, jouée par le petit orchestre :

Soudain, Arsène Dulard poussa un cri retentissant. Simultanément, il tira de sa poche deux revolvers, et, à bout portant, abattit coup sur coup, Cornélius Zeeboom, deux de ses officiers qui se tenaient près de lui, et une vieille dame !

Ce fut une atroce boucherie ! Avant que les passagers, épouvantés par la soudaineté de l'attaque, et, pour la plupart, d'ailleurs, sans armes aient pu tenter la moindre défense, ils furent poignardés, et criblés de balles... Les musiciens moururent sans avoir eu seulement le temps de lâcher leurs instruments :

— En avant ! hurlait le grand Pisler
Il avait empoigné le levier de fer d'un

des treuils servant à hisser les marchandises, et, muni de cette massue improvisée, il écrasait tout autour de lui. Les rares passagers encore indemnes, affolés, couraient de tous côtés pour essayer d'échapper à leurs assassins.

Mais le grand Pisler, avec une infernale habileté, avait désigné quatre forçats pour garder les portes du salon. Ceux-ci massacraient impitoyablement tous ceux qui s'approchaient !

Bientôt, il ne resta plus de vivants qu'une douzaine de passagers : neuf hommes, des négociants anglais et trois femmes : deux nègresses et une toute jeune fille.

Massés autour du grand mât, et protégeant les femmes de leurs corps, les Anglais, qui étaient armés de revolvers, tinrent d'abord leurs adversaires en respect, d'autant plus que la plupart des forçats s'occupaient déjà, par une vieille habitude, à fouiller les poches des morts...

Les autres, étonnés de cette résistance inattendue, et certains du succès final, n'attaquaient que mollement...

Cependant, Arsène Dulard, escorté de vingt-cinq assassins, s'occupait de l'équipage ! Au bruit des détonations, l'officier de quart sur la passerelle avait envoyé un matelot s'enquérir de ce qui arrivait. Le

marin, rencontré par les forçats, tomba criblé de coups de poignard.

Arsène Dulard et ses bandits se ruèrent à l'assaut de la passerelle. Trois hommes s'y trouvaient : l'officier de quart, l'homme dé barre et un matelot. Ils furent éventrés et jetés à la mer en quelques secondes. Les forçats, excités par leur succès, enfoncèrent les portes des cabines des autres officiers qu'ils massacrèrent dans leur lit, puis, ils coururent vers l'avant, et se heurtèrent aux matelots, qui, réveillés par les détonations et le tumulte, sortaient de leur poste pour voir ce qui se passait. Le combat fut rapide. Les marins, sans autres armes que leurs poings, furent fauchés par une salve de coups de revolvers et achevés à coups de poignards...

A l'arrière, les coups de feu crépitaient toujours.

— Qu'est-ce qu'ils font, ces andouilles ? grogna Arsène Dulard. Ils devraient déjà avoir fini ! Venez ! on va leur donner un coup de main !

A travers les coursives, les bagnards, ivres de carnage, s'élançèrent vers l'arrière. Les Anglais, qui n'étaient plus que cinq, tenaient toujours. Les deux négresses étaient mortes, elles aussi. Adossée au grand mât, la jeune fille, blanche, hagarde, regardait le combat. Les Anglais avec un courage admirable, et bien que deux

d'entre eux furent blessés, tiraient méthodiquement, abattant tous ceux qui s'approchaient.

Déjà, onze forçats, frappés à mort, se tordaient sur le pont ensanglanté !

— Ho ! Pisler ! hurla Arsène Dulard. Il faut en finir ! Tu as expédié les chauffeurs ?

— Non ! Pas encore !

— Malheur ! Qu'est-ce que tu attends ? Prends quinze hommes avec toi et vas-y. Tu feras ensuite une ronde partout pour t'assurer que personne ne nous a échappé. Je me charge de ces chiens-là !

Le grand Pisler, sans hésiter, obéit. Il choisit quinze solides galiards et courut vers l'écouille donnant sur le poste des chauffeurs. Ceux-ci, avertis par leurs camarades de la machine, s'étaient barricadés.

Pisler, homme ingénieux, ne perdait pas son temps ! Suivi de ses forçats, il dégringola dans la machine, massacra les mécaniciens et chauffeurs restés à leurs postes, et, ayant découvert un bidon d'essence, il le vida sur la porte du poste des chauffeurs. En dix secondes, celle-ci ne fut plus qu'une torche !

— Feu ! Feu ! Feu ! hurla Pisler qui attendait à quelques pas de là avec ses hommes.

A travers les flammes, les forçats firent

pleuvoir les balles sur les infortunés chauffeurs ! Ceux-ci, à demi asphyxiés, voulurent tenter une sortie : ils furent poignardés les uns après les autres.

Malgré ses affirmations, Arsène Dulard et ses acolytes n'en avaient pas encore fini avec les Anglais : mais le dénouement était proche... les Anglais n'étaient plus que deux : pourtant, leurs revolvers fumants, habilement maniés, en impossaienr encore aux misérables assassins.

— Comment ? T'as pas encore fini ? gouilla le grand Pisler, retournant son reproche à Arsène Dulard.

— Oh ! on n'a pas voulu se presser ! Mais tu vas voir ! siffla l'ex-chef des *Ravaageurs de la Popinc.* Ils ne sont que deux, après tout ! Allons-y !

Les forçats, piqués, avancèrent. Mais, deux d'entre eux, atteints par les balles des Anglais, étant tombés, les autres arrêtèrent là leur élan :

— Lâches ! Vous me faites mal de vous voir !! hurla Arsène Dulard. Tuez-les ! A moins que vous ne vouliez qu'ils vous aient les uns après les autres, quoi ! Vous aimez mieux attendre qu'un navire survinsse et qu'on vienne voir ce qui se passe ici !

Cette dernière phrase stimula le courage des bandits.

Ils lancèrent une clamour féroce et,

ensemble, pour se donner du cœur, ils s'élancèrent, poignards levés, vers les Anglais.

La jeune fille poussa un cri aigu !

Les Anglais, littéralement submergés par le torrent humain qui les enserrait, furent dans l'impossibilité de se servir de leurs armes. Hachés par les balles et les poignards, ils tombèrent ! Les forçats, sans pitié, allaient également assassiner la jeune fille que la terreur rendait aussi, quatre coups de revolver retentirent. Quatre bagnards qui, à quelques pas de là, s'occupaient déjà à ouvrir la cale arrière du paquebot pour la piller, tombèrent foudroyés. Trois hommes, ou plutôt deux hommes et un jeune garçon, hâves, les yeux brillant étrangement au milieu de leurs faces noircies par une fine poussière de charbon, surgirent du pannneau, un revolver fumant au poing, pareils à des démons.

Ils s'arrêtèrent une seconde, effarés par ce qu'ils voyaient sans doute, puis, brusquement, ils se ruèrent parmi les forçats.

Leur attaque fut si rapide que les bagnards, effarés, reculèrent. Le jeune garçon se précipita vers la jeune fille, plus morte que vive, l'enleva dans ses bras musclés et cria :

— Vite ! Vite ! Au you-you !

Ses deux compagnons s'élançèrent vers la coursive le long de laquelle étaient accrochées les embarcations. Malgré son fardeau, il les suivit.

La stupeur des forçats avait été de courte durée. La voix d'Arsène Dulard la dissipa tout aussitôt :

— Ah ! Encore eux ! ! Tuez-les ! Tuez-les ! ! Ils ne sont que trois ! C'est trois roussins... Y a l'Alcide et les deux qui l'ont fait sauver pour nous rattraper ! !

Arsène Dulard, en effet, venait de reconnaître Jean Lenoël, Amable Loustalot et Alexandre Montalais. Avec une perfidie habile, il les qualifiait de policiers, certain ainsi de décupler la haine des forçats contre eux ! De fait, les bagnards poussèrent un long cri de rage et s'élançèrent vers les fugitifs :

— Aux canots ! Aux canots ! hurla Arsène Dulard, qui avait compris le dessein des trois amis. Courez aux canots qu'ils ne puissent pas s'ensuir !

En tumulte, les forçats s'éparpillèrent de tous côtés, qui à la poursuite des fugitifs, qui vers les embarcations. Après avoir fait quelques pas Jean Lenoël et ses compagnons comprirent que leur projet était irréalisable. Ils s'arrêtèrent, indécis. Le mousse d'un coup d'œil, se convainquit qu'il était impossible d'atteindre les canots : il poussa un soupir

de rage ! En une seconde, il eut envisagé plusieurs hypothèses et pris une décision.

— Venez ! dit-il à ses compagnons hésitants. Loustalot, prends cette pauvre jeune fille, et suivez-moi tous !

Empressé, Loustalot souleva la jeune inconnue et s'élança à la suite de Jean Lenoël et de Montalais. Le mousse ouvrit une porte qui donnait dans la coursive et cria :

— Passez le dernier, monsieur Montalais, et refermez derrière vous.

Derrière Loustalot et le mousse, le négociant rouennais franchit le seuil et attira le battant à lui.

Il était temps, les forçats, toujours hurlants, arrivaient. La porte donnait sur un étroit palier de fer au ras duquel aboutissait une étroite échelle conduisant dans la calc.

Jean Lenoël en descendit lestement les degrés et arriva dans le faux pont. Une obscurité complète y régnait. Le mousse avait des allumettes sur lui. Il en craqua une et aperçut à quelques mètres de lui une sorte de cabine, faite de tôles de fer, et dont la porte entr'ouverte était aussi épaisse que celle d'un coffre-fort.

C'était la *soute aux valeurs*, étroite cabine blindée dans laquelle on enferme les colis précieux.

Comme il n'y en avait pas à bord du

Prinz-Mauritz (les cassettes d'or, pour dépister les soupçons, étant déclarées comme contenant de l'antimoine), la porte en avait été laissée ouverte. Guidés par la lueur de l'allumette de Jean Lenoël, Montalais et Loustalot derrière lui, s'y engouffrèrent et tirèrent la porte sur eux. Elle se referma avec un bruit sourd.

— Là, nous voilà en sûreté ! s'écria le mousse.

— Mais... ils vont ouvrir ? fit Loustalot.

— Non ! La porte est solide ! Et j'ai enlevé la clé qui était sur la serrure.

Cependant, les forçats étaient arrivés dans le faux pont et avaient eu le temps de voir les fugitifs s'enfermer dans la cabine. Ils se précipitèrent tumultueusement vers la porte, et, dans les ténèbres, heurtèrent les parois de coups furieux.

Leur étonnement fut grand en entendant le fer résonner sous le choc :

— De la lumière !!

— Apportez des fanaux ! Dépêchez-vous !! hurlèrent plusieurs voix.

Une demi-douzaine de bagnards grimpèrent sur le pont et revinrent bientôt avec des lanternes dont la clarté leur permit de constater que les murailles de la cabine où s'étaient réfugiés les fugitifs étaient solides et de taille à résister à tous leurs assauts.

Arsène Dulard, mis au courant, arriva aussitôt :

— Ça ne fait rien ! grommela-t-il. Ils sont enfermés, c'est le principal !

« Froding, l'Araignée, restez devant la porte qu'ils ne se sauvent pas, et brûlez-les s'ils essaient de sortir ! !... En haut, les autres ! On va ouvrir les cales pour monter l'or sur le pont...

Froding et l'Araignée, deux ignobles brutes aux faces patibulaires, s'en furent se placer de chaque côté de la partie de la *soute aux valeurs* :

— Des fois, glapit l'Araignée. Faudrait pas nous oublier ici, hein ?

Arsène Dulard le rassura, et, suivi des autres forçats, remonta sur le pont et fit lancer une fusée rouge, signal convenu qui devait avertir Jim Strawberry que tout était terminé, et au mieux : la *Charlotte*, en effet, croisait en ce moment à moins d'un mille du *Prinz-Mauritz*.

Après quelques instants occupés à reprendre haleine, Jean Lenoël et ses compagnons avaient examiné leur refuge. Le mousse, ayant frotté une allumette, poussa une rauque exclamation : la cabine, toute de fer, n'avait pas de hublot.

— A ce coup, murmura-t-il, nous y sommes ! Cernés comme dans une sourcière ! Je pensais que nous pourrions nous enfuir par le hublot... et il n'y en a pas !

— Il y a peut-être une autre ouverture? fit M. Montalais.

Presque toutes les allumettes restant au mousse servirent à vérifier cette hypothèse : hélas, la cabine ne communiquait avec le dehors que par la porte, et, pour comble de malheur, celle-ci ne pouvait s'ouvrir que du dehors, la serrure n'ayant pas de trou en dedans !

Les fugitifs restèrent silencieux... Ils se sentaient perdus ! Un léger cri les fit tressaillir : c'était la jeune fille sauvée par Jean Lenoël qui venait de s'évanouir.

V

Ainsi Jean Lenoël, Loustalot et M. Montalais se trouvaient eux aussi à bord du *Prinz-Mauritz*, sans qu'Arsène Dulard ni aucun de ses acolytes ne s'en doutassent !

C'était bien simple.

Jean Lenoël et ses compagnons après s'être dissimulés dans le double fond de la *Charlotte*, s'étaient racontés mutuellement leurs aventures depuis qu'ils avaient été séparés à Urubuwald. Une fois de plus, le mousse avait dû entendre les remerciements de ceux qu'il avait sauvés par son ingéniosité et sa vaillance.

— Et maintenant, avait conclu le

mousse, nous sommes en sûreté pour le moment.

« Arsène Dulard, pas plus que ses acolytes, ne peuvent se douter que nous sommes à bord. Si vous le voulez bien, je vais aller aux nouvelles afin de savoir ce qu'ils font, là-haut !

Malgré les appréhensions des deux hommes, le mousse était parti à la découverte ; par le conduit de l'archipompe, il arriva dans le grand coffre, renfermant les pompes, et situé dans le faux pont. Il put, de là, entendre les réflexions des forçats, et aussi écouter les conversations des bandits. Il apprit ainsi que la *Charlotte* appartenait à un certain Américain nommé Jim Strawberry, et que le schooner était en route pour La Guayra.

Jean Lenoël en savait assez pour l'instant. Il rejoignit ses compagnons et leur fit part des projets que lui suggérait ce qu'il venait d'entendre :

— Les forçats sont en train de revêtir les effets que leur donne le propriétaire de ce bateau, expliqua-t-il. Tout à l'heure, ils vont dîner dans un salon qui est à l'arrière. Pendant ce temps, je vais tâcher de monter sur le pont, et, sans être vu, de « débrouiller » quelques victuailles ! Pour le reste, le bateau va à La Guayra, c'est tout ce que je sais. Une fois dans ce port, nous essaierons de filer à l'anglaise ! Et voilà !

Loustalot et Montalais demeurèrent perplexes. D'après ce qu'ils venaient d'entendre, le propriétaire du schooner, associé à Arsène Dulard, avait fait évader les forçats. Dans quel but? Certainement que l'Urubu n'était pas étranger à cette affaire!

Le mousse les tira d'embarras :

— Après tout, dit-il, qui risque rien n'a rien ! Je vais aller me poster près du salon ! C'est bien le diable si je ne réussis pas à entendre quelque chose qui nous renseignera ! Attendez-moi là ! Si je ne reviens pas... eh bien ! tant pis !... Mais je reviendrai ! A tout à l'heure !

Et, sans attendre de réponse, le vaillant mousse disparut dans les ténèbres. Hardiment, il souleva le couvercle du coffre des pompes. Le faux pont, où gisaient les hardes abandonnées par les forçats, était désert.

Quelques vêtements neufs, inutilisés, gisaient dans un coin. Jean Lenoël les aperçut. Sans hésiter, il choisit un costume à peu près à sa taille et le revêtit, non sans avoir fait passer le contenu de ses poches dans celles de son nouvel habit. Ainsi affublé, il risquait moins d'être reconnu. Il courut vers une échelle, monta sur le pont. Quelques matelots y circulaient, et, le prenant pour un des « passagers » de Jim Strawberry, ne firent aucunement attention à lui.

Jean Lenoël en profita pour filer vers l'arrière du schooner. Sur la dunette, la grande claire-voie aérant le salon était entr'ouverte : Jim Strawberry n'avait aucune raison de se méfier de quiconque et il faisait très chaud.

Le mousse se dissimula dans un rouleau de cordages servant à amarrer la *Charlotte* et qui se trouvait sur l'arrière de la claire-voie. Grâce à l'obscurité régnant à cet endroit, il eût été difficile de le voir. De là, il ne perdit pas une parole de tout ce qui se dit dans le salon; et notamment du discours par lequel Jim Strawberry annonçait ses projets à ses « passagers ».

Il en savait assez. Il regagna le faux pont non sans avoir fait escale dans la cuisine déserte — les cuisiniers s'étaient couchés — et y avoir enlevé un gigot, deux poulets, un gros pain et deux bouteilles de vin qu'il ramena dans le faux pont. Il les descendit dans l'archipompe, puis choisit deux costumes neufs dans ceux restant, et les portant dans ses bras, rejoignit Montalais et Loustalot dans le double fond de la cale. En quelques mots, il leur fit part de ce qu'il venait d'entendre.

Ainsi tout s'éclairait ! Jim Strawberry, renseigné par Arsène Dulard sûrement, avait tout simplement fait évader les forçats pour se servir d'eux afin de s'em-

parer de l'or embarqué sur le navire hollandais !

— Je ne donnerai pas cher de la peau des évadés ! fit Loustalot. Je connais Arsène Dulard, il ne voudra pas partager et jouera quelque sinistre tour à ses amis...

— On verra ! murmura évasivement Jean Lenoël. En attendant, conclut-il, voilà de quoi vous changer. Ce sont des vêtements qu'avait préparés pour les forçats ce Jim Strawberry qui m'a l'air d'une rude canaille !... J'ai descendu de quoi manger dans l'archipompe... Patientez un peu, je reviens !

Et le mousse, à tâtons, alla chercher les victuailles enlevées dans la cuisine. Tant bien que mal, Loustalot et Montalais, qui, grâce à la lime de Loustalot, s'étais débarrassé de sa chaîne, gênés par l'obscurité où ils se trouvaient, parvinrent à quitter leurs habits de forçats et revêtirent les costumes apportés par Jean Lenoël. Ce dernier revenu, les trois amis, mis en appétit par les émotions éprouvées, dévorèrent poulets, gigot et pain et asséchèrent les deux bouteilles de vin.

— Ah ! coquin de sort ! Je me sens mieux ! déclara Loustalot. Il y a longtemps que je n'avais si bien mangé !

— Nous n'avons plus qu'à dormir ! dit le mousse : cela nous fera passer le

temps, car on ne s'amuse guère ici ! Lorsque je me réveillerai, j'irai voir où nous en sommes, et, sitôt à La Guayra, on verra à se défiler en douce...

— Et de nous embarquer à bord du paquebot hollandais ! continua Loustalot. Tout juste ! Une fois en mer, nous préviendrons le capitaine, qui prendra ses mesures ! ajouta le mousse.

M. Montalais ne dit rien.

Pendant les trois jours qui suivirent, les fugitifs restèrent couchés dans le double fond de la *Charlotte*. Chaque nuit, Jean Lenoël se glissait sur le pont en passant par l'archipompe et « allait aux provisions ».

Jim Strawberry, on l'a vu, faisait bien les choses, et les vivres abondaient dans la cuisine de la *Charlotte*. Le mousse n'avait qu'à choisir.

La nuit qui suivit l'arrivée du schooner à La Guayra, les trois amis, ayant gagné le faux pont par l'archipompe, descendirent sur le quai sans être remarqués, grâce aux costumes enlevés par Jean Lenoël. Malgré toutes ses dépenses, le mousse possédait encore plusieurs centaines de francs qu'il avait précieusement emportés et conservés.

Grâce à cet argent, les fugitifs purent trouver un gîte dans un des hôtels de la ville.

Le lendemain matin, Jean Lenoël que sa barbe postiche rendait méconnaissable, alla se renseigner sur le prochain paquebot hollandais partant pour Haïti, et, naturellement, apprit que le *Prinz-Mauritz* appareillait trois jours plus tard. Il se rendit aussitôt aux bureaux de la Compagnie *Hollandia*. Une déception l'y attendait.

— Plus la moindre place, lui dit l'employé. Tout est pris ! Tout ! Nous avons au moins cinquante passagers ! Je ne puis que vous réserver une place sur le paquebot suivant qui passe dans quatorze jours !

C'est en vain que le mousse insista.

Il ne put obtenir de billet. Furieux et surtout déçu, il rejoignit Montalais et Loustalot, qui, par prudence, étaient restés à l'hôtel, et leur fit part de ses démarches.

— Nous n'avons qu'une chose à faire ! dit-il après quelques instants de silence ; c'est d'essayer de nous cacher à bord !

Ce plan fut adopté. S'étant déguisés en dockers, les trois amis réussirent à se faire embaucher comme débardeurs. Et, lorsque, trois jours plus tard le *Prinz-Mauritz* arriva, ils n'eurent aucune difficulté à s'introduire à bord et à se cacher dans la cale.

Ils se ménagèrent un étroit espace entre

les ballots de graines de cacao et attendirent. Ils entendirent que l'on entassait les ballots par-dessus leurs cachettes, puis, plusieurs heures plus tard, qu'on fermait le panneau de la cale.

Le grondement de l'eau brassée par l'hélice les avertit que le *Prinz-Mauritz* venait de quitter La Guayra. Ils se mirent aussitôt à l'ouvrage pour se dégager des balles entassées autour d'eux.

Ce fut difficile ! La cale dans laquelle ils se trouvaient avait été remplie jusqu'en haut ! C'est à peine si, après plusieurs heures d'efforts, ils parvinrent à déplacer une dizaine de ballots !

Il leur fallut plusieurs jours d'efforts, passés sans manger ni boire, pour y parvenir. Plusieurs fois, ils faillirent renoncer à leur tâche, découragés. Épuisés, à bout de force, ils atteignirent enfin le panneau de la cale. Il était ferme.

Debout sur les ballots de cacao, l'ancien lutteur, Jean Lenoël et M. Montalais unirent leurs efforts. Ils se courbèrent, appuyèrent les épaules contre le centre du panneau, et, tous ensemble, leurs muscles tendus, tentèrent de soulever les épaisses planches de chêne fermant la cale. Mais celles-ci, maintenues par les prélarts, ne bougèrent pas plus que si elles eussent fait bloc avec le reste du navire !

— Recommençons ! dit le mousse. Il serait indigne de nous laisser ainsi abattre !

Seconde tentative, aussi vaine que la première. Les trois amis, haletant, se laissèrent tomber sur les balles de cacao. Ils restèrent là, près d'une heure, sans échanger un mot, tout à leur désespoir.

Ainsi, ils allaient mourir de faim et de soif sans avoir aucun secours à attendre !

Soudain, ils tressaillirent : au-dessus d'eux, assourdis par les prélarts et les planches, des détonations retentissaient !

— Malédiction ! gronda Loustalot, c'est Arsène Dulard et les autres qui attaquent !

— Et nous n'y pouvons rien ! souffla Jean Lenoël en grinçant des dents.

Les détonations continuèrent pendant plusieurs minutes, et, tout à coup, les fugitifs entendirent que, du dehors, l'on ouvrait le panneau de la cale !

— Attention ! s'écria Jean Lenoël. Prenons nos revolvers et soyons prêts !

Loustalot et M. Montalais répondirent affirmativement.

Presque aussitôt, une des planches fermant la cale se souleva ! Les trois Français aperçurent, éclairés par les lampes électriques du pont, les quatre forçats ouvrant la cale !

Sans dire un mot, ils firent feu, escaladèrent les corps des bagnards tués à

bout portant, et, ayant vu Arsène Dulard, ses hommes, qui, juste à ce moment, se lançaient contre les deux Anglais, foncèrent dans la mêlée et furent assez heureux pour sauver la jeune fille inconnue au moment où elle allait être tuée, elle aussi.

N'ayant pu atteindre une embarcation, les fugitifs, on l'a vu, se réfugièrent dans la soute aux valeurs, où ils devaient s'apercevoir bientôt qu'ils étaient enfermés sans nul espoir de sortir, cette fois...

... Jim Strawberry, entre temps, qui, à bord de la *Charlotte*, suivait le *Prinz-Mauritz*, avait perçu la fusée rouge lancée sur l'ordre d'Arsène Dulard.

L'Américain tout joyeux que tout se fut si bien et si vite passé, fit aussitôt amener le canot automobile du schooner, qui, d'ailleurs, était prêt à être mis à la mer depuis le coucher du soleil.

Moins d'un quart d'heure après, l'Américain escaladait l'échelle du *Prinz-Mauritz* et arrivait sur le pont :

— Hallo ! garçons ! cria-t-il joyalement, où est Arsène Dulard ?

Du panneau de la cale avant, l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc* surgit tout à coup :

— Me voilà ! me voilà !! glapit-il en courant vers l'Américain.

— Tout va bieu?

— Oui ! Ils sont tous tués. On est les maîtres et comment ! Je viens de descendre dans la cale, où sont les caisses d'or... Y a quelque chose... Des millions, quoi !...

— Oui ! oui ! Il faut les faire monter sur le pont, qu'on les transborde aussitôt sur la *Charlotte*, et qu'on saborde ce bateau qui ne peut que nous trahir !

« C'est compris ?

« Fais hisser tout sur le pont ! Je retourne à bord de mon navire pour l'accoster contre le paquebot ! Comme cela, on ira plus vite ! Il n'y a pas de temps à perdre : nous risquons d'être rencontrés : la mer des Antilles est très fréquentée !

« A tout à l'heure ! Et fais vite !

— Mais, c'est que...

L'Américain n'entendit pas : il courait vers l'échelle qu'il dégringola avec une agilité de singe.

Soucieux, Arsène Dulard redescendit dans la cale dans laquelle étaient arrimées les caisses d'or. Le grand Pisler et une vingtaine de forçats, ses intimes s'y trouvaient :

— Jim Strawberry vient d'arriver ! fit l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc.* Il dit qu'on monte l'or sur le pont pour l'embarquer sur son bateau...

— Non ! mais des fois ! gouilla le grand Pisler, se faisant l'interprète de ses amis, il commence à nous embêter

ton *Strobéré* !... C'est-y lui qui s'est emparé du paquebot ? C'est-y lui qui a risqué sa peau ? Non ! alors ? On y donnera sa part, pas plus ! Nous et les amis, on va rester à bord, et on vendra le bateau au Venezuela... ou à d'autres... Voilà ! Dis-y à ton Américain !...

Depuis que les forçats avaient, si l'on peut dire, pris possession des caisses d'or, ils n'étaient plus les mêmes ! Ils se sentaient riches et résolus à défendre... leur bien !

Arsène Dulard s'en était aperçu ; il avait voulu prévenir l'Américain, mais, celui-ci, pressé, ne l'avait pas écouté :

Il hésitait à prendre parti. Mais il se souvint tout à coup que la *Charlotte* était munie de mitrailleuses perfectionnées et il se rassura.

Sans plus se donner la peine de discuter, il remonta sur le pont. Quelques minutes plus tard, le schooner habilement manœuvré, venait se ranger le long du *Prinz-Mauritz*.

Jim Strawberry sauta à bord. Arsène Dulard courut à sa rencontre :

— Méfiance ! lui souffla-t-il dès qu'il l'eût rejoint. Ils ne veulent plus rien savoir, les autres ! Ils veulent tout garder !

L'Américain eut un sourire de tigre :

— On va bien voir ! dit-il.

Il marcha vers la cale avant et se pencha sur le panneau.

— Holà ! vous autres, vous allez de suite monter les caisses sur le pont, hein ? Ou sinon, je crève le paquebot et vous envoie au fond avec lui ! J'ai des canons ! Vous pouvez les voir ! Ils sont prêts à cracher les obus ! C'est compris ! Si, dans une minute, la première caisse n'est pas sur le pont, je commence !

Un silence écrasant accueillit ces paroles.

L'Américain regagna aussitôt la *Charlotte*, et, sur son ordre, les marins du schooner braquèrent canons et mitrailleuses vers le pont du paquebot.

Une minute s'écoula.

Un forçat apparut hors du panneau. Il portait sur le dos une des caissettes d'or et la déposa sur le pont. Un second arriva derrière lui, porteur d'une autre caissette.

— Portez-les à mon bord ! ordonna Jim Strawberry, qui, debout dans les haubans du grand mât de la *Charlotte*, surveillait cette scène, revolver au poing.

Les deux forçats, ayant remis les précieux colis sur leur épaule se dirigèrent vers la planche posée par les soins des marins de la *Charlotte*, et qui joignait les deux navires.

Comme ils allaient y arriver, les lampes électriques du *Prinz-Mauritz* s'éteignirent subitement. Le paquebot hollandais s'inclina sur tribord, et, du fond de la cale, des cris de terreur montèrent :

— Nous coulons ! Nous coulons !
— Sauve qui peut !
— Montez vite ! Grouillez-vous !
— Hein ? Quoi ? gronda Jim Strawberry, stupéfait et furieux. Holà, vous autres, crie-t-il aux marins de la *Charlotte*, faites marcher les projecteurs ! Vite !

Presque instantanément, deux gerbes violettes fusèrent des hunes du schooner et éclairèrent le paquebot hollandais. De la cale avant, les forçats, la face décomposée par la terreur, surgissaient tumultueusement se bousculant pour aller plus vite...

L'Américain grinça des dents. Un coup d'œil le convainquit que le *Prinz-Mauritz* coulait — et rapidement ! En moins de cinq minutes, il venait de s'enfoncer de près d'un mètre. Que voulait dire cela ? Et les forçats, affolés, couraient vers la *Charlotte* pour s'y réfugier.

— C'est moi qui ai ouvert les soupapes ! glapit le grand Pisler. Mourir pour mourir, j'aime mieux m'en aller en sachant que tu auras peau de balle ! Peau de...

D'une balle, Jim Strawberry, interrompit à jamais le discours du misérable !

— Feu ! cria-t-il à ses marins ! Écrasez-moi cette vermine, et débordez !

Le claquement sec des mitrailleuses déchira l'air calme. Fauchés par les balles, la moitié des forçats s'abattit...

Les autres, affolés, se dispersèrent sur le pont du *Prinz-Mauritz*, cependant que les marins de la *Charlotte* écartaient précipitamment le schooner du paquebot hollandais.

La *Charlotte* n'était pas encore à cent mètres du *Prinz-Mauritz* lorsque celui-ci, soudain, piqua du nez et, glissant obliquement, disparut d'un coup dans les flots noirs, ensevelissant avec lui les forçats échappés aux balles des mitrailleuses de la *Charlotte*, et l'or de l'*Urubu* !

VI

Depuis que les champs d'or de l'*Urubu* étaient en exploitation, le vénérable Népmucène Annibal, président de la République d'*Haïti*, recevait chaque mois de Josuah May une somme de cent mille francs, part qui lui revenait dans les bénéfices. Cet argent lui était remis par un délégué de Josuah May qui, dans ce but, faisait le voyage du Cap-*Haïtien* à Port-au-Prince, à bord du courrier hollandais.

Arrivé à Port-au-Prince, l'envoyé de Josuah May touchait dans une banque de la ville les cent mille francs, montant du chèque signé par l'armateur anglais, et allait aussitôt les remettre à Népmucène Annibal.

Grâce aux libéralités que cet argent lui permettait de distribuer autour de lui, Népomucène Annibal se maintenait au pouvoir, bien qu'il ne fût guère populaire. Mais ses soldats grassement — et surtout, régulièrement payés — lui étaient attachés, d'autant plus que le général Napoléon Moule-à-Chique, qui tenait la campagne avec quelques centaines de mécontents dans les mornes de la Hotte, était notoirement sans le sou. Aussi, ses rares partisans ne s'augmentaient pas : il n'avait que des promesses à offrir, tandis que Népomucène donnait des réalités !

On comprend, dès lors, avec quelle impatience Népomucène Annibal attendait chaque mois l'arrivée à Port-au-Prince du courrier hollandais qui lui apportait sa provende...

Parti du Cap-Haïtien le vendredi à sept heures du soir, le *Prinz-Mauritz* eût dû arriver à Port-au-Prince aux premières lueurs du jour.

A huit heures du matin, Népomucène Annibal ayant fait prendre des nouvelles du courrier hollandais, apprit qu'il n'était pas encore signalé ! Pourtant, le temps était beau, la mer calme. Pas de vent. Que voulait dire ceci ?

Népomucène fit télégraphier au Cap-Haïtien pour savoir si le paquebot était bien parti à l'heure habituelle. Il reçut

une réponse affirmative, et son inquiétude s'accrut. Midi sonna sans que le *Prinz-Mauritz* arrivât. Népomucène Annibal ne mangea pas. Une heure de l'après-midi, puis deux, sonnèrent. Rien !

De plus en plus inquiet, le vieux président fit venir près de lui l'amiral Iston de la Camusardière dont le croiseur *Capoy-la-Mort*, le même qui avait emmené M. Montalais et Amable Loustalot à Cayenne quelques semaines auparavant — était en rade.

Consulté sur les causes probables de l'inexplicable retard du paquebot hollandais, l'amiral Iston n'hésita pas :

— A coup sûr, le *Prinz-Mauritz* doit avoir une avarie à la machine !

— Tiens, c'est vrai ! Je n'y pensais pas ! s'écria Népomucène, qui n'avait pas envisagé cette hypothèse rassurante. Oui, oui ! Vous avez raison, amiral ! Vous allez donc faire allumer tout de suite les chaudières du *Capoy-la-Mort* et partir à la recherche du *Prinz-Mauritz*...

— J'obéis, Excellence, dit l'amiral Iston. Dans deux heures, le *Capoy-la-Mort* appareillera !

— C'est cela ! Et revenez vite !

Comme l'avait dit Iston, moins de deux heures plus tard, le vieux croiseur prenait la mer, et se dirigeait vers le Cap-Haïtien.

La journée se passa sans que ni le croiseur haïtien, ni le *Prinz-Mauritz* n'arrivassent à Port-au-Prince. De plus en plus inquiet, Népomucène Annibal ne dormit pas de la nuit.

A l'aube, un officier vint frapper à la porte de son cabinet de travail où il était resté affalé dans un fauteuil : Le *Prinz-Mauritz* est là ? s'écria le vieux nègre en se dressant.

— Non ! Excellence ! C'est le *Capoyla-Mort* qui vient d'arriver !

— Ah... l'amiral Iston est là !... Faites-le entrer !

— L'amiral Iston de la Camusardière n'a pas débarqué, Excellence, mais... mais...

— Mais, quoi ? grommela Népomucène Annibal, impatienté.

L'officier, d'un seul coup, et rapidement, parla :

— L'amiral signale : « *Ordre au président de se rendre à bord dans le délai d'une heure ou je bombarde la ville.* »

— Oh !! saqué traître maudit ! Il est fou... fou... Ou c'est vous-même, qui êtes fou ! bafouilla le vieux président en devenant aussi gris que son interlocuteur.

— Je... je... ne suis pas fou, Excellence !...

— Allez coucher ! Non ! Attendez là ! Attendez ! Oh ! oh ! Iston, un singe

macaque que j'ai nommé amiral... Je le ferai fusiller à mort ! fusiller à mort ! !... Et, il y a longtemps que ce traître est arrivé ?

— Une demi-heure, à peu près, Excellence.

— Ah... mais il n'osera jamais bombarder la ville ! ça non !

— Je crois que si, Excellence ! Les quatre canons du *Capoy-la-Mort* sont déjà en batterie ! On peut les voir du quai !

— Malédiction de trahison maudite !... Il faut à tout prix empêcher cela... Ou bien, j'aurai encore des réclamations des Allemands... et des Anglais... et des autres blancs ! Oh !

— Dois-je faire préparer un canot pour que vous vous rendiez à bord, Excellence ?

— Moi ? A bord... Je... Ce... Ma dignité m'en empêche !... Oui !... C'est impossible ! groagna Néponiucène, enchanté d'avoir trouvé ce prétexte pour cacher sa couardise. Et puis, je ne veux pas voir ce misérable traître : je ne pourrais m'empêcher de le tuer ! Voleur de fourbe hypocrite !... Non... non... Faites venir le vice-président. Il ira parlementer avec ce traître ! Allez vite, le temps presse !

L'officier disparut. Quelques minutes plus tard, le général Carrascot de Montmorency, vice-président de la République

d'Haïti, pénétrait dans le cabinet de Népomucène Annibal.

Ce dernier avait eu le temps de réfléchir :

— Mon cher Carrascot, dit-il, vous devez savoir ce qui nous arrive. L'amiral Iston nous trahit. Il exige que je vienne à bord du *Capoy-la-Mort*, et menace, si je refuse, de bombarder Port-au-Prince !

Le général Carrascot fit un signe de la main pour expliquer qu'il savait...

— Je pensais aller à bord pour essayer de faire comprendre à ce traître combien sa conduite était indigne ! Mais, j'ai pensé à vous ! Je sais que vous êtes un ami d'Iston...

— Oh ! moi ! l'ami de ce fourbe hypocrite ! Jamais ! jura Carrascot, sincère.

— Si ! si ! Ne vous défendez pas, général.

« Je veux vous donner aujourd'hui une grande preuve de ma haute estime. Comme ami du traître, je pourrais vous suspecter, vous emprisonner, vous faire passer en jugement ! (Carrascot frémit). Mais je ne doute pas de vous ! Non ! Et la meilleure preuve, c'est que je vous ordonne de vous rendre de suite à bord du *Capoy-la-Mort* afin de savoir ce que veut ce misérable Iston, et d'essayer de le ramener dans le noble chemin de l'honneur et du devoir ! Allez...

Après ce qu'il venait d'entendre, le général Carrascot de Montmorency n'avait plus qu'à obéir. Il s'inclina et se déclara prêt à se rendre à bord du *Capoy-la-Mort* pour exhorter l'amiral Iston à revenir à de meilleurs sentiments.

A part lui, le malheureux Carrascot se jugeait dans une situation plutôt scandaleuse : ne pas aller à bord, c'eût été faire fusiller sur l'heure. Obéir, c'était risquer le même sort, avec cette seule différence de mourir sous les balles des marins d'Iston de la Camusardièr au lieu d'expirer sous celles des soldats de Népomucène Annibal.

Les deux perspectives étaient également désagréables. Le brave général Carrascot, après une brève réflexion, résolut d'adopter un moyen terne : il se rendrait à bord du *Capoy-la-Mort*, mais, au lieu de chapitrer l'amiral Iston, il se joindrait à lui tout simplement. Après, on verrait !

Sans plus insister, il prit quatre soldats et un officier avec lui et se dirigea vers le port où il s'embarqua dans une chaloupe, qui, sa voile hissée, fila aussitôt dans la direction du *Capoy-la-Mort*, lequel, sous petite vapeur, louvoyait dans la rade.

... Népomucène Annibal se trompait en accusant l'amiral Iston de l'avoir trahi. Pour savoir ce qui s'était passé, il importe

de revenir au moment où le *Prinz-Mauritz*, ses soupapes ouvertes, venait de sombrer sous les yeux de Jim Strawberry impuissant.

En voyant s'engloutir tant de millions, et juste au moment où il allait s'en emparer, l'Américain, malgré son habituel sang-froid, était resté quelques instants muet et hagard, tant sa rage était grande. Il parvint enfin à se dominer.

Sur les flots calmes, violemment éclairés par les projecteurs de la *Charlotte* quelques planches et une demi-douzaine de frêts surnageaient seuls, derniers débris du *Prinz-Mauritz*.

Tremblant encore de fureur, Jim Strawberry quitta les haubans du grand mât de la *Charlotte* dans lesquels il était perché et sauta sur le pont.

Il se trouva face à face avec Arsène Dulard. L'apache était livide, livide de terreur.

Les deux hommes se regardèrent : l'Américain, prêt à étrangler son malencontreux associé, ce dernier se demandant si sa dernière heure était venue.

— Tous mes compliments, Arsène Dulard ! siffla enfin Jim Strawberry. Grâce à toi, je perds quatre millions ! Je me demande ce que je dois faire de toi : si je dois te débarquer ou te hisse à la pomme du grand mât, triple imbécile ?

— Ce n'est pas ma faute, si...

— Si, c'est ta faute, brute ! Tu n'avais qu'à mieux choisir tes hommes et surtout à les surveiller !

— Oh ! J'aurais voulu vous y voir !

— Ferme ! répéta l'Américain. Tu m'as fait perdre un mois de mon temps, plus les quatre mille dollars que je t'ai confiés, soit en tout, vingt mille dollars. Que vas-tu me donner en échange ? Réponds, et...

Jim Strawberry s'interrompit :

— Holà, vous autres ! cria-t-il aux marins qui attendaient. Éteignez les projecteurs. Brassez tribord amures. Cap à l'Ouest-Sud-Ouest !

« Et ne laissez monter à bord aucun de ces faillis chiens surtout !

Ce dernier ordre était pour le moins inutile, car aucun des forçats surnageant encore ne pouvait atteindre le schooner que le vent faisait dériver avec une certaine rapidité.

Les marins se précipitèrent aux écoutes et aux palans des vergues afin de remettre la *Charlotte* en route. Jim Strawberry, ayant constaté que ses ordres étaient en voie d'exécution, fixa de nouveau Arsène Dulard et reprit :

— Alors, tu es devenu muet, bou ricot ?

L'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc* avait repris un peu d'assurance. Il se disait que, puisque l'Américain ne l'avait

pas tué tout de suite, c'était qu'il ne désirait pas sa mort.

— Je ne suis pas muet, dit-il. Je pense seulement, que si on réussissait à tous coups dans la vie, ce serait trop facile ! La mère de l'or n'est pas morte, et on peut recommencer le coup, sans les... autres... J'y ai réfléchi ! On n'aurait qu'à s'embarquer une dizaine à bord du paquebot qui porte l'or... mais dix hommes sérieux... et...

— Idiot... Tu me fais pitié ! glapit Jim Strawberry. Va te coucher, tiens, ou je te ferais pendre ! Demain je verrai ce que je ferai de toi !

Arsène Dulard sans insister, fila dans sa cabine.

Jim Strawberry, à part lui, n'en voulait qu'à moitié à l'apache. Il reconnaissait que l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc* était réellement innocent de l'insuccès de l'affaire du *Prinz-Mauritz*.

Il alluma un cigare.

Cependant, la *Charlotte* s'était remise en marche.

L'Américain alla jeter un coup d'œil sur le compas, puis, tranquillisé sur la marche de son navire, descendit dans sa cabine. La porte fermée, il réfléchit !

Mieux valait ne plus penser à cette affaire ! et se remettre au travail. Jim Strawberry n'était pas homme à s'attarder.



en stériles regrets. Il consulta une carte des Antilles accrochée à la paroi... et se prit à méditer sur sa prochaine opération...

Lorsqu'il monta sur le pont, le lendemain matin, il avait repris tout son calme. Il fit appeler Arsène Dulard qui, pris d'une peur intense, n'osait sortir de sa cabine, et lui parla en ces termes :

— J'ai pu constater, cher Arsène Dulard, que tu n'es pas aussi bête que tu es l'air. Well ! Tu me dois 20 000 dollars. Ta peau, bien que j'aie pu remarquer que tu l'estimes assez cher, ne vaut pas cette somme ! J'ai donc calculé ceci : ces 20 000 dollars, je te donne trois mois pour me les rendre, j'entends par là que tu devras me rendre l'équivalent en m'aidant dans certaines affaires que je projette. Donc...

— Oh ! disposez de moi ! Je suis votre homme, à la vie, à la mort ! je vous obéirai en tout, je...

— Ça suffit ! On verra ça ! Et tiens-toi sur tes gardes, si tu veux conserver ta précieuse peau ! Compris ? Va-t'en... avec l'équipage. Je te ferai savoir lorsque j'aurai une mission à te confier !

Arsène Dulard, exultant de s'en tirer à si bon compte, fit demi-tour et gagna l'avant du schooner.

Pendant toute la journée, la *Charlotte* fila vers le sud. Un peu avant cinq heures

du soir, elle était en vue de l'île de la Gonaïve, lorsque Jim Strawberry qui se trouvait sur la dunette, aperçut à l'horizon un petit vapeur qui semblait se diriger vers son navire.

Intrigué, il fit changer la route de la *Charlotte* afin de s'assurer qu'il ne se trompait pas. Mais non : le mystérieux steamer vira également de bord !

— Qu'est-ce qu'il veut encore, celui-là ? grommela Jim Strawberry qui avait des raisons pour éviter que l'on s'occupât de lui.

Un instant, il pensa fuir. Mais, ayant constaté à l'aide de sa longue-vue, que le navire en question n'avait rien de redoutable, il fit au contraire, diminuer la voilure du schooner afin de permettre au vapeur, qui n'avancait guère vite, de s'approcher plus rapidement. Bientôt, il put distinguer le pavillon qui flottait à la corne du mystérieux bâtiment : bleu et rouge : le pavillon haïtien.

Jim Strawberry éclata de rire :

— Mais... mais, murmura t'il, c'est le *Capoy-la-Mort* ! Ah ! ah ! ah ! Que me veut-il ?

Il fut bien vite fixé ! Le long du grand mât du vieux croiseur, des pavillons multicolores montèrent. A l'aide du code international de signaux qu'il se fit apporter par un matelot, l'Américain eut tôt fait d'en démêler le sens :

« N'avez-vous pas aperçu le paquebot hollandais *Prinz-Mauritz*? », demandait le *Capoy-la-Mort*.

Lorsqu'il eut traduit cette phrase, Jim Strawberry ne put s'empêcher d'éclater de rire :

— Ah ! ah ! ah ! ah ! Il tombe bien ! Il tombe bien ! L'animal ne pouvait pas mieux s'adresser, en vérité ! Mais, d'abord, en quoi cela le regarde-t-il?... Ah ! oui !... Le *Prinz-Mauritz* devait avoir de l'or pour le président Népomucène, lequel s'inquiète... ah ! ah ! ah !

Le *Capoy-la-Mort*, cependant, s'approchait avec rapidité.

Arsène Dulard surgit soudain au côté de Jim Strawberry.

— Il cherche le *Prinz-Mauritz*, hein? glapit l'apache.

— Si qu'on s'emparerait du *Capoy-la-Mort*, le vieux Népomucène n'aurait plus de bateau...

— Et alors que veux-tu que cela nous fasse?

— Je vais vous le dire ! On mettrait des hommes à nous...

— Des hommes à moi, Arsène Dulard !

— Ça va bien ! C'est une manière de parler ! Enfin, quoi, on embarquerait des marins de votre bateau à bord du *Capoy-la-Mort*; après, le *Capoy* ira à Port-au-Prince. On demandera à Népomucène

Annibal de venir à bord, en se servant des drapeaux...

— Des pavillons !

— Oui ! des signaux ! J' me comprends ! Népomucène qui attend des nouvelles du *Prinz-Mauritz* ne se méfiera de rien et on le fera prisonnier ! Il a de l'argent ! (C'est pas pour rien qu'il est associé avec Josuah May et toute la clique de l'*Urubu*... et puis, c'est le président de la République !...)

Jim Strawberry avait écouté avec attention le petit discours de l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc*.

— Je te rends mon estime, Arsène Dulard ! dit-il lorsque l'apache eut terminé. Tu es décidément un homme de ressource ! Ton conseil est bon ; je le suis !... Ho ! timonier !... lofe ! lofe ! Benson ! prends le code international et signale à ce navire : « *Avons nouvelles ! Venez à bord !* »

Le maître d'équipage Benson fit aussitôt hisser au grand mât les différents pavillons traduisant ces deux phrases.

Jim Strawberry, sans perdre un seul instant, ordonna de mettre en panne, et, dès que la *Charlotte* eut perdu sa vitesse, il la manœuvra de telle sorte qu'elle fut parallèle au *Capoy-la-Mort* qui avait également stoppé.

Puis, à voix basse, il commanda de mettre à la mer le canot automobile dans

lequel vingt marins bien armés s'embarquèrent. Grâce à la position des deux bâtiments par rapport l'un à l'autre, ces préparatifs devaient passer inaperçus du *Capoy-la-Mort*, étant donné que le croiseur haïtien se trouvait sur la droite du schooner et que le canot automobile avait été amené du côté gauche de la *Charlotte*.

Après avoir échangé quelques mots rapides avec le second capitaine du schooner, Jim Strawberry se laissa glisser dans le canot automobile et fit embrayer l'hélice. Et, tandis que l'embarcation s'éloignait de la *Charlotte*, l'Américain apprit à ses hommes ce qu'il attendait d'eux...

A bord du croiseur haïtien, l'amiral Iston de la Camusardière jubilait. Grâce à son flair, sa science, son intuition, il venait de découvrir en quelques heures, un navire pouvant lui donner des nouvelles du paquebot hollandais.

En apercevant le signal de la *Charlotte*, il avait pourtant fait la grimace :

— Signalez à ce piteux bateau, commanda-t-il à ses marins, qu'un amiral ne se dérange pas, et que c'est à son capitaine de se rendre à mon bord !... Et sans délai, tonnerre macaque !

Il fut aussitôt obéi. Mais, au mât de la *Charlotte* un nouveau signal apparut :

« Impossible venir : équipage décimé par tempête. Plusieurs blessés. »

Malgré sa suffisance, Iston de la Camusardièr se rendit à cette raison. Il ordonna donc de mettre une chaloupe à la mer et désigna douze hommes et un officier pour s'y embarquer et se rendre à bord du schooner.

— Vous interrogerez le capitaine de ce bateau, dit-il à l'officier ; vous lui ferez montrer ses papiers et verrez s'ils sont en règle ! Au moindre doute, prévenez-moi ! Vous questionnerez ensuite l'équipage au sujet du *Prinz-Mauritz*. Enfin, vous ferez une enquête sérieuse !

La chaloupe partit, et, tant bien que mal, car les marins haïtiens n'étaient rien moins que bons rameurs, se dirigea vers la *Charlotte*.

Elle en était à mi-chemin, lorsque, à l'arrière du schooner, le canot automobile apparut. A vingt milles à l'heure, il franchit les cinq cents mètres séparant les deux navires et, par une manœuvre d'une effrayante habileté, accosta à toute vitesse le long de l'étrave du croiseur haïtien.

Son moteur, battant en arrière à toute puissance, l'immobilisa en quelques secondes, cependant que les marins de la

Charlotte, haches à la ceinture, poignards entre les dents, escaladaient la guibre du *Capoy-la-Mort*, et, s'aidant des sous-barbe, des haubans de beaupré, arrivaient tous ensemble sur le pont. Jim Strawberry était avec eux. Il aperçut l'amiral haïtien, reconnaissable à son uniforme rutilant, lui sauta à la gorge, lui appuya un revolver sur la tempe, et lui cria :

— Commande à tes hommes de se rendre ou tu es mort !

— Je... je... hoqueta Iston de la Camusardière à demi étranglé.

— Crie !

— Je... vous m'étranglez !

— Allons, crie ! répéta Jim Strawberry en desserrant un peu les doigts.

— Rendez-vous ! Rendez-vous tous ! hurla l'amiral haïtien.

Les matelots du *Capoy-la-Mort*, d'ailleurs, n'avaient pas eu besoin de cet ordre ! La moitié d'entre eux avaient déjà sauté à la mer. Les autres, réfugiés autour du mât de misaine, criaient à tue-tête :

— Grâce ! grâce ! seigneurs blancs ! Grâce !

Il n'était pas dans les intentions de Jim Strawberry de verser le sang inutilement. C'était un homme trop pratique pour cela ! Voyant que l'affaire s'arrangeait au mieux, il ligota lui-même Iston de la Camusardière, et, ce faisant, ordonna à

ses marins de faire descendre à fond de cale l'équipage (ou, plutôt ce qui en restait), du croiseur haïtien.

Débarrassé de ces soucis, il interrogea l'amiral Iston qui croyait sa dernière heure venue.

Le vaillant nègre, d'une voix que la terreur faisait chevroter, expliqua que le président Népomucène l'avait envoyé à la recherche du *Prinz-Mauritz*. Il n'en savait pas plus !

Jim Strawberry le fit porter à fond de cale, puis visita le vieux croiseur.

Les canons étaient en bon état. Les munitions ne manquaient pas. Dans les soutes, il y avait suffisamment de charbon pour marcher trois jours. C'était plus qu'il n'en fallait !

Jim Strawberry choisit parmi ses marins six anciens chauffeurs qu'il fit descendre aussitôt dans la chaufferie du *Capoyla-Mort* avec ordre de pousser les feux, désigna deux mécaniciens, puis regagna la *Charlotte* où était resté Arsène Dulard.

Il confia le commandement du schooner à son fidèle second Jack Benson, et lui donna ses instructions, à savoir se rendre à Port-au-Prince et croiser au large de cette ville jusqu'à nouvel ordre. Ainsi, si par un hasard quelconque, Jim Strawberry échouait dans son entreprise, il lui serait facile de se réfugier à bord de son navire.

Ayant ainsi pris toutes ses précautions, l'Américain, emmenant Arsène Dulard qu'il voulait avoir sous les yeux, se rendit de nouveau à bord du *Capoy-la-Mort*, et fit hisser le canot automobile aux portemanteaux du croiseur. Puis, étant monté sur la passerelle, il se pencha sur le porte-voix de la machine et commanda machine en avant.

Le lendemain matin aux premières lueurs de l'aube, le *Capoy-la-Mort* arrivait devant Port-au-Prince, et, aussitôt hissait son sensationnel signal « *Ordre au président de se rendre à bord dans le délai d'une heure ou je bombarde la ville.* »

Quarante minutes plus tard, Jim Strawberry qui se tenait sur la passerelle du croiseur, une jumelle d'une main, sa montre dans l'autre, apercevait une chaloupe à voiles quitter le rivage et se diriger vers le *Capoy-la-Mort*.

— Voilà le président qui arrive ! murmura l'Américain. Il y a mis le temps !...

— Dame, cet homme, il ne doit pas être rassuré ! Mettez-vous à sa place ! observa Arsène Dulard, ironique.

VII

Jim Strawberry n'avait rien négligé pour préparer au président de la Répu-

blique d'Haïti une réception digne de lui ! Par ses soins, huit marins, dissimulés de chaque côté de l'échelle, attendaient, la carabine au poing, prêts à tirer au moindre signe.

La chaloupe, cependant, après avoir louvoyé pendant quelques minutes, accosta le long de l'échelle du *Capoy-la-Mort*. Un grand nègre, revêtu d'un uniforme de général, qui était assis à l'arrière de l'embarcation, se leva, enjamba le bordage, et, le plus dignement qu'il put, escalada les degrés de l'échelle suspendue au flanc du croiseur.

Sur la plate-forme supérieure, deux hommes, deux blancs — Jim Strawberry et Arsène Dulard — attendaient.

En les voyant, le général Carrascot de Montmorency perdit le peu d'assurance qui lui restait... Ce fut presque titubant qu'il atteignit la plate-forme :

— Ce n'est pas Népomucène Annibal ! avait soufflé Arsène Dulard à l'oreille de Jim Strawberry.

L'Américain, sévère, apostropha aussitôt le malheureux général :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous ? C'est au général Népomucène Annibal, président de la République d'Haïti, que je veux parler ! dit-il rudement.

— Oui... oui... balbutia Carrascot de Montmorency, complètement ahuri... Le...

le général... Népomucène... cène... Il ne peut pas... pas venir ! Je... je suis le gé... général... ral... Ca... car... rascot de Mon... Montmorency ! Je... je suis... le vice-pré-
si... dent de la Ré... république !

— Très bien ! Venez.

De plus en plus intrigué, Carrascot suivit Jim Strawberry et Arsène Dulard dans une cabine proche.

Cependant, ce court trajet lui permit de constater que, par un changement miraculeux, l'équipage du *Capoy-la-Mort*, la veille encore composé de nègres du meilleur teint, était maintenant formé par des marins blancs.

— Et... et l'amiral Iston ? répéta-t-il.

— Il est à fond de cale ! lui jeta Jim Strawberry. Et il y a encore de la place près de lui, si vous voulez le rejoindre !

Le général haïtien eut le bon goût de ne pas insister.

— Maintenant, il s'agit de s'entendre ! commença l'Américain, dès que les trois hommes se furent installés dans la chambre des cartes du croiseur. Bien que vieux, les canons du *Capoy-la-Mort* sont excellents, vous le savez mieux que moi, général ! C'est vous dire que, s'il me plaît, en deux heures, je puis mettre le feu aux quatre coins de Port-au-Prince et effondrer ce qui restera. Mais je ne suis pas un homme sanguinaire !... J'ai besoin d'ar-

gent, voilà tout ! J'ai pu m'emparer de ce croiseur. Il est vieux, mais glorieux : ce n'est pas vous, général, qui me contredirez. Il a donc une certaine valeur, d'autant plus qu'il est muni d'un amiral... et d'un général, prisonniers à bord, et que je vends avec !

— Ah?... Et... quel général? demanda Carrascot de Montmorency, tremblant de comprendre.

— Vous-même, cher monsieur, en personne !

— Il y a de quoi écrire sur la table qui est là. Je vais vous dicter une lettre pour le général Népomucène Annibal. Vous y ajouterez ce qui vous semblera propre à décider le président. La chaloupe qui vous a amené portera cette missive. C'est très simple ! Vous y êtes?

— Je...

— Dépêchez-vous ! Nous n'avons pas le temps !

Ces derniers mots furent prononcés de telle sorte que Carrascot de Montmorency, sans prononcer une parole de plus, attira à lui une des feuilles de papier éparses sur la table d'acajou devant laquelle il était assis, et saisit un porte-plume.

— Très bien ! appuya Jim Strawberry. Nous y sommes?

— ... Oui !

— Je commence « *Très cher président*

Népomucène... » Je suppose que vous êtes au mieux avec cet estimable Népomucène Annibal?

— Oui... je...

— Bon ! bon ! Ne perdons pas notre temps ! *Tiwe ismoney !...* je continue : « Très cher président Népomucène ! A la ligne ! » En exécution de vos ordres, je me suis rendu à bord du croiseur Capoyla-Mort où j'ai été reçu par M. Jim Strawberry, citoyen des États-Unis, qui m'a annoncé que l'amiral Iston... Iston?... »

« Comment s'appelle cet amiral, général?

— ... Iston de la Camusardière !

— Cela cela !... « que l'amiral... comme vous venez de dire... se trouvait au frais à l'ind de cale avec tout son équipage !... M. Jim Strawberry me charge de vous dire qu'il a été très peiné que vous n'ayez pas daigné vous rendre à son invitation ». Je crois que je suis poli, hein, Arsène?

— Je comprends ! affirma l'apache d'un ton pénétré.

— « ... vous rendre à son invitation. Il vous prie de venir avant midi, dernier délai, faute de quoi il se verra obligé à son grand regret » ; cela fait très bien « à son grand regret ! » « ... à son grand regret, de bombarder la ville et de pendre l'amiral » comment donc s'appelle-t-il, cet animal?

— Iston de la Camusardière !

— Juste !... « au mât de misaine du Capoy-la-Mort, et le général... » au fait, c'est vous qui écrivez ; que je suis naïf ! Mettez ! « ... et moi-même au grand mât ! »

— Oh ! moi ? s'écria Carrascot de Montmorency, qui, de saisissement, lâcha sa plume.

— Ramassez votre porte-plume, général ! fit Jim Strawberry, implacable. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser !

L'infortuné général obéit.

— Et, maintenant, ajoutez ce que vous croirez propre à décider le président Népomucène Annibal ! Mais, faites vite !

— Je... je n'ai rien... à ajouter ! balbutia Carrascot.

— Comme vous voudrez ! Allons, signez la lettre et donnez-la-moi que je la relise, afin de voir si je n'ai rien oublié !

D'une main tremblante, Carrascot de Montmorency apposa son paraphe, et, tandis que Jim Strawberry relisait la missive, le malheureux nègre dut libeller une enveloppe à l'adresse du président d'Haïti.

Le capitaine de la *Charlotte* y inséra la lettre, cacheta, et, la tendant à Carrascot, le pria d'aller la porter à un des marins de la chaloupe qui l'avait amené, avec ordre de repartir aussitôt et de porter la lettre sans délai à Népomucène Annibal.

Le vieux président attendait dans son bureau la réponse de l'amiral Iston. A mesure que les minutes s'écoulaient, il se rassurait : il connaissait l'amiral et se disait qu'il le contenterait avec quelques milliers de dollars, d'abord. Puis, une fois Iston calmé, Népomucène se proposait bien de le faire fusiller à la première occasion — c'est-à-dire sans tarder !

Sa surprise, cependant, fut grande lorsque, au lieu de Carrascot de Montmorency, il vit arriver au palais, vers neuf heures et demie, l'officier qu'il avait chargé d'accompagner le général à bord du *Capoy-la-Mort* :

— Je vous apporte une lettre, Excellence ! dit l'officier après qu'on l'eut introduit dans le cabinet de travail du vieux président.

Népomucène Annibal, dissimulant son impatience et son émotion, saisit la missive qui lui était tendue :

Il lut, et sa stupéfaction fut immense. C'était cela ! A part lui, il se félicitait. Il préférait avoir affaire à un étranger, facile à contenter avec quelque argent, qu'à un amiral ou général quelconque prêt à le rançonner et à prendre sa place par surcroît.

— C'est bon ! dit-il à l'officier qui attendait. Restez dans l'antichambre : je vous donnerai mes ordres !

L'homme salua et disparut.

Une fois seul. Népomucène Annibal réfléchit. Quel pouvait être cet audacieux Américain? Comment avait-il réussi à s'emparer du *Capoy-la-Mort*? Au fond, la pendaison éventuelle de l'amiral Iston de la Camusardièr et du général Carrascot de Montmorency importait peu au vieux président : Dieu merci, ce n'étaient ni les amiraux ni les généraux qui manquaient en Haïti !

Autre chose était la menace de bombarder la ville : bien qu'il fût sûr ou à peu près (peut-on jamais savoir !) de la fidélité de ses soldats, Népomucène Annibal préférait éviter les troubles que ne manquerait pas de provoquer un bombardement, et, aussi, les réclamations qui s'en suivraient.

Sans compter que, si les partis de l'opposition venaient à apprendre l'enlèvement du seul croiseur que possédât la République, ils ne manqueraient pas de crier aussitôt à la trahison. Et il y a toujours à Haïti — et ailleurs — quelqu'un pour croire à la trahison.

Toutes ces raisons, dûment pesées, décidèrent Népomucène Annibal à se rendre à bord du *Capoy-la-Mort*:

— Je verrai bien à amadouer cet Américain!... Je lui ferai des promesses, pensa-t-il, je lui signerai tout ce qu'il

voudra : l'essentiel, c'est qu'il déguerpisse du *Capoy-la-Mort*. Après, je m'occuperai de lui... pour le prendre ou le fusiller !... Il faut de la patience pour gouverner !

Le vieux nègre, ayant ainsi pesé le pour et le contre, se leva et rejoignait l'officier qui attendait dans la pièce voisine.

— Venez ! dit-il... Nous allons à bord du *Capoy-la-Mort* !

— Excellence... dois-je faire préparer...

— Rien ! Il est inutile que l'on sache que je me rends à bord du croiseur ! J'ai à conférer avec l'amiral Iston !

— C'est que... il y a des blancs à bord, Excellence...

— Je le sais ! Et pas un mot à personne de tout ceci ! Venez ! Le temps presse !

Un peu effaré de ce qui lui arrivait, l'officier, sans mot dire, emboîta le pas au président.

Celui-ci, après avoir décroché dans une antichambre un ample manteau de caoutchouc dans lequel il dissimula les broderies d'or de son uniforme, sortit par une porte dérobée du palais présidentiel et se dirigea vers le quai. La chaloupe attendait. Les deux hommes s'y embarquèrent :

— Pousse au large ! ordonna l'officier ; et vogue à bord du *Capoy-la-Mort*.

La voile fut bordée. Poussée par une

belle brise, l'embarcation fila vers le croiseur.

Jim Strawberry, son whisky-soda bu, était monté sur la passerelle pour y guetter l'arrivée du président. Par son ordre, quatre marins de la *Charlotte*, armés de carabine gardaient la cabine dans laquelle Arsène Dulard tenait compagnie au général Carrascot de Montmorency.

Vers dix heures et demie, Jim Strawberry vit la chaloupe qui avait amené Carrascot, quitter le rivage et se diriger vers le *Capoy-la-Mort*.

Quelques minutes plus tard, elle accostait l'échelle du croiseur.

Grâce aux portraits vus dans les journaux et aussi à la description que lui en avait fait Arsène Dulard, l'Américain, de loin, avait reconnu Népomucène Annibal. Il dégringola précipitamment l'échelle pour aider le vieux président à monter à bord. Ce fut touchant :

— Soyez le bienvenu, Excellence ! affirma Jim Strawberry. C'est un honneur pour moi que de recevoir l'illustre homme d'Etat qui préside aux destinées de la puissante République d'Haïti.

Népomucène Annibal lui lança un coup d'œil méfiant et ne répondit pas.

L'un derrière l'autre, les deux hommes arrivèrent sur le pont. Jim Strawberry conduisit Népomucène Annibal dans la

cabine où se trouvaient Arsène Dulard et Carrascot de Montmorency.

L'Américain, respectueusement, s'effaça pour laisser passer le vieux nègre et, en homme soigneux, referma la porte derrière lui :

— Permettez-moi, monsieur le président, dit-il en indiquant de la main un fauteuil à Népomucène Annibal, de faire les présentations ! Voici mon excellent ami, Arsène Dulard...

— Je croyais qu'il s'appelait Ernest Moreau ? s'écria Népomucène en reconnaissant l'ex-chef des *Ravageurs de la Popinc* ou plutôt l'ancien associé de Schnockmann.

— Mince, alors ! fit tout bas le bandit, qui, à voix haute, expliqua :

— Ernest Moreau est mon vrai nom ! Mais, je me fais appeler Arsène Dulard dans l'intimité.

Népomucène Annibal, d'un coup d'œil, fit comprendre à l'apache qu'il n'était pas dupe.

Cependant, Jim Strawberry, un peu surpris en constatant les... relations existant entre l'ancien forçat et le président de la République d'Haïti, reprit :

— Et je me présente moi-même, Excellence : Jim Strawberry, capitaine au long cours, banquier et tout ce qu'on voudra ! moyennant finances, comme de juste !

— Que voulez-vous? articula Népomucène Annibal, sèchement.

La présence d'Arsène Dulard — Ernest Moreau, — qu'il savait être un des associés de Schnockinann et de Josuah May, au côté de Jim Strawberry ne lui disait rien de bon !

— Mais Excellence, je vous ai prié de venir ici pour vous le dire, ce que je veux... ou plutôt ce que je désire! Mais asseyez-vous, Excellence, je vous prie! Il n'est pas bon de causer debout : on s'énerve!

Sans prononcer un mot, Népomucène Annibal prit place dans le fauteuil que lui offrait Jim Strawberry.

Ce dernier poursuivit :

— Par suite d'un heureux hasard, de l'ingéniosité de mon ami Arsène Dulard-Ernest Moreau, et aussi de mes habiles dispositions, j'ai réussi à m'emparer de ce croiseur. J'avoue qu'il ne saurait m'être utile à grand'chose ; aussi, je veux vous le céder au plus juste prix, lequel est, en y comprenant l'équipage et l'amiral Iston... machin... enfin vous savez qui je veux dire, lequel prix est de un million de dollars, payable comptant et en espèces ayant cours, comme disait un notaire que j'ai dévalisé il y a quelques années !

— Vous désirez un million de dollars? fit Népomucène froidement.

— Tout juste et pas moins ! affirma l'Américain, souriant.

— Je ne les ai pas !

— Vous les trouverez, Excellence ! Je vous donnerai un délai... de quatre heures, par exemple. Oui !

« De midi à quatre heures ! Si, à quatre heures, le million n'est pas à mon bord, je veux dire, à bord du *Capoy-la-Mort*, je bombarde Port-au-Prince tant que ça peut, non sans avoir annoncé à la population que c'est vous, Excellence, qui en êtes cause !

Népomucène Annibal frémît de rage et de terreur à la fois.

— Ne pourriez-vous pas vous contenter de... dix mille dollars?... C'est tout ce que j'ai... que le gouvernement a en caisse !

— Mais si. Envoyez les dix mille dollars de suite ! Pourvu que j'aie le reste, soit 990 000 dollars, avant quatre heures tout ira bien !

— C'est impossible ! Impossible ! Tenez Voulez-vous 20 000 dollars ?

— Vous m'insultez, Excellence, vous m'insultez ! Mais je vous pardonne, car vous ne me connaissez pas ! Sachez que Jim Strawberry n'a qu'une parole ! C'est un million de dollars ou le bombardement. Voilà !

Le vieux président, malgré son astuce,

commençait à perdre pied. Il regarda autour de lui, comme s'il espérait trouver un appui. Mais il ne vit que Carrascot de Montmorency morne, Arsène Dulard gouailleur et Jim Strawberry impassible ; il bredouilla :

— Écoutez, monsieur... Je vous demande un petit délai !... Très petit !... J'at... j'attends une grosse somme à bord du paquebot hollandais *Prinz-Mauritz* qui doit arriver d'un moment à l'autre ! Je vous...

— Mille regrets ! fit Strawberry ironique. Je refuse ! D'abord parce que pendant que j'attendrais ici la réalisation de vos promesses, vous câbleriez à quelque croiseur anglais ou allemand de venir me cueillir ici !

— Oh ! je...

— Oui ! oui ! je suis un vieux renard, Excellence !... Et une autre raison de mon refus, c'est que le *Prinz-Mauritz* à la recherche duquel vous aviez envoyé le *Capoy-la-Mort* (vous voyez que je suis renseigné !) a sombré avant-hier dans la nuit... il a dû heurter un haut fond !

— C'est... c'est impossible ! gémit Néopomucène Annibal, atterré.

— Mais non, hélas ! C'est comme je vous le dis !... J'en parle savamment, puisque j'ai assisté à ce drame, à ce malheureux drame !

Népomucène Annibal, comprenant que son interlocuteur disait vrai, resta sans voix.

Jim Strawberry, malgré son flegme, se sentit décontenancé : il avait pensé à tout excepté à cette chose si simple et si naturelle : que le président de la République d'Haïti pouvait ne pas avoir d'argent !

— Alors, dit-il, vous refusez, Excellence, de me verser *mon* million ?

— Hé ! je ne refuse pas ! beugla le vieux nègre en élevant les bras vers le plafond. Mais je ne l'ai pas ! Je ne peux pas donner ce que je n'ai pas !

— Je vais donc être obligé de bombarder votre belle capitale ! C'est bien triste ! bien triste ! Surtout pour vous, Excellence, affirma Jim Strawberry.

Népomucène fit un geste d'impuissance.

— *Mossieu* Népomucène oublie de nous dire qu'il a un moyen bien simple de se procurer de l'argent ! s'écria Arsène Dillard qui, jusqu'alors, n'avait pas dit un mot. Il n'a qu'à télégraphier à ses associés, Schnockmann et Josuah May. Ils n'en sont pas à un million près !

— Je ne vois pas bien... balbutia le vieux nègre, interloqué.

— On sait ce qu'on sait ! Vous êtes associé avec Josuah May et l'Alboche ; ils ont de l'or plein les poches. Vous n'avez

qu'à leur envoyer une dépêche. Si vous voulez, j'irai la porter ! En attendant la réponse, on vous gardera ici ! C'est pas plus difficile que ça !

Népomucène Annibal soupira :

— Tout ce que vous dites là, avoua-t-il, je le sais aussi bien que vous, messieurs ! Je veux bien télégraphier à M. Josuah May ! Mais, c'est bien inutile, allez ! Voyez, je ne vous cache rien : d'après mes conventions avec ces messieurs, je dois recevoir chaque mois cent mille francs...

— Par le courrier hollandais ? interrompit Jim Strawberry.

— Oui !

— Vous devez avoir des économies ? interrogea Arsène Dulard.

— Ah ! on voit bien que vous n'êtes pas dans la politique, monsieur Ernest Moreau, murmura le vieux nègre, amer. Je n'ai pas un sou... ou plutôt, j'ai une centaine de mille francs que je vous offre...

— Pas de quoi boucher ma dent creuse, grommela Jim Strawberry.

— Je n'ai rien d'autre, hélas ! Et pour en revenir à mes... associés de l'Urubu, je les connais assez pour vous dire qu'ils ne m'enverront pas un sou de plus qu'il est convenu...

Il y eut un silence.

Depuis quelques instants, Jim Strawberry ne prêtait plus qu'une attention

distraite à la conversation. Il tira un cigare de sa poche, l'alluma, et, pendant près de dix minutes, fuma sans dire un mot, cependant que Népomucène Annibal et Carrascot de Montmorency échangeaient des regards désespérés.

Arsène Dulard, placide, savourait un verre de whisky.

— Savez-vous, Excellence, dit enfin Jim Strawberry que, plus je cause avec vous, plus je me sens de sympathie pour votre vénérable personne?

Népomucène Annibal fixa l'Américain d'un œil arrondi par la stupeur !

— Oui ! affirma Jim Strawberry, sans paraître s'apercevoir de l'ahurissement du vieux nègre, je regrette même, Excellence, la vivacité de mes paroles de tout à l'heure !

— Oh ! je vous pardonne ! déclara Népomucène Annibal, qui se rassurait.

— Merci !... merci ! Enfin, pour tout dire, je ne veux pas abuser de la situation ! Je ne veux pas que vous voyiez en moi un ennemi, mais bien un ami !... Oui, un ami !... D'après ce que vous venez de me dire, ce Josuah May et ce Schnockmann vous exploitent honteusement ! Vous devriez toucher au moins cent mille dollars, et non pas cent mille francs par mois, et ces canailles auraient encore du bénéfice !...

— Sûr ! approuva Arsène Dulard, sérieusement.

Népomucène Annibal se borna à hocher la tête : il se demandait où l'Américain voulait en venir.

Il fut bientôt fixé.

— Ah ! oui ! continua Jim Strawberry. Je dis que c'est honteux d'exploiter aussi indignement un illustre homme d'État comme vous, Excellence ! Permettez-moi donc de vous donner un conseil ! Vous allez télégraphier à ces spoliateurs que vous exigez qu'ils vous fassent immédiatement ouvrir un crédit d'un million de dollars dans une des banques de Port-au-Prince.

— Mais, puisque je vous dis qu'ils refuseront !

— Non, car vous les avertirez en même temps que, s'ils ne s'exécutent pas, vous les déclarez déchus de leurs droits sur l'Urubu...

— Il faudra aller les en déloger et ils se sont fortifiés !

— Mais non ! Vous n'aurez qu'à envoyer le *Capoy-la-Mort* au Cap-Haïtien pour s'opposer à l'embarquement de l'or, et s'emparer de tout ce qui arrivera d'Urubuwald ! C'est très simple !

« Par exemple, si vous voulez obtenir un résultat, il ne faut pas confier votre croiseur à un marin à la manque comme

cet amiral Iston de la Camusardière !

— Les bons marins sont rares ! soupira Népomucène.

— Je le sais ! Aussi, vous n'avez qu'à me nommer amiral et me confier le *Capoyla-Mort* ! Je me charge du reste !... Vous verrez que les types de l'Urubu mettront les pouces et vite !

« Cent mille dollars par mois au lieu de cent mille francs, cela vous fera quatre cent mille francs de bénéfices ! On les partagera : deux cent mille pour vous, cent cinquante mille pour moi et cinquante mille pour notre ami Arsène Dulard !

« Ainsi, tout le monde sera content. Que dites-vous de mon idée, Excellence ?

— C'est à voir ! murmura Népomucène Annibal, indécis.

— Et, en plus de mon savoir, j'apporte un deuxième navire à la marine haïtienne, ajouta Jim Strawberry : mon schooner, la *Charlotte*, qui croise en ce moment au large de Port-au-Prince.

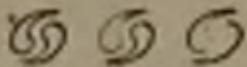
« C'est un bon bateau, solide, rapide et muni d'une excellente artillerie. Si nous nous entendons, vous me signez tout de suite ma nomination d'amiral de la marine haïtienne, je délivre l'amiral Iston et ses marins à qui vous raconterez que tout ce qui s'est passé a été fait d'accord avec vous pour leur apprendre à être plus circonspects, et, ce soir même, on télégraphie

à Urubuwald. *Business are business !*

Jim Strawberry se tut. Népomucène Annibal resta rêveur quelques instants durant.

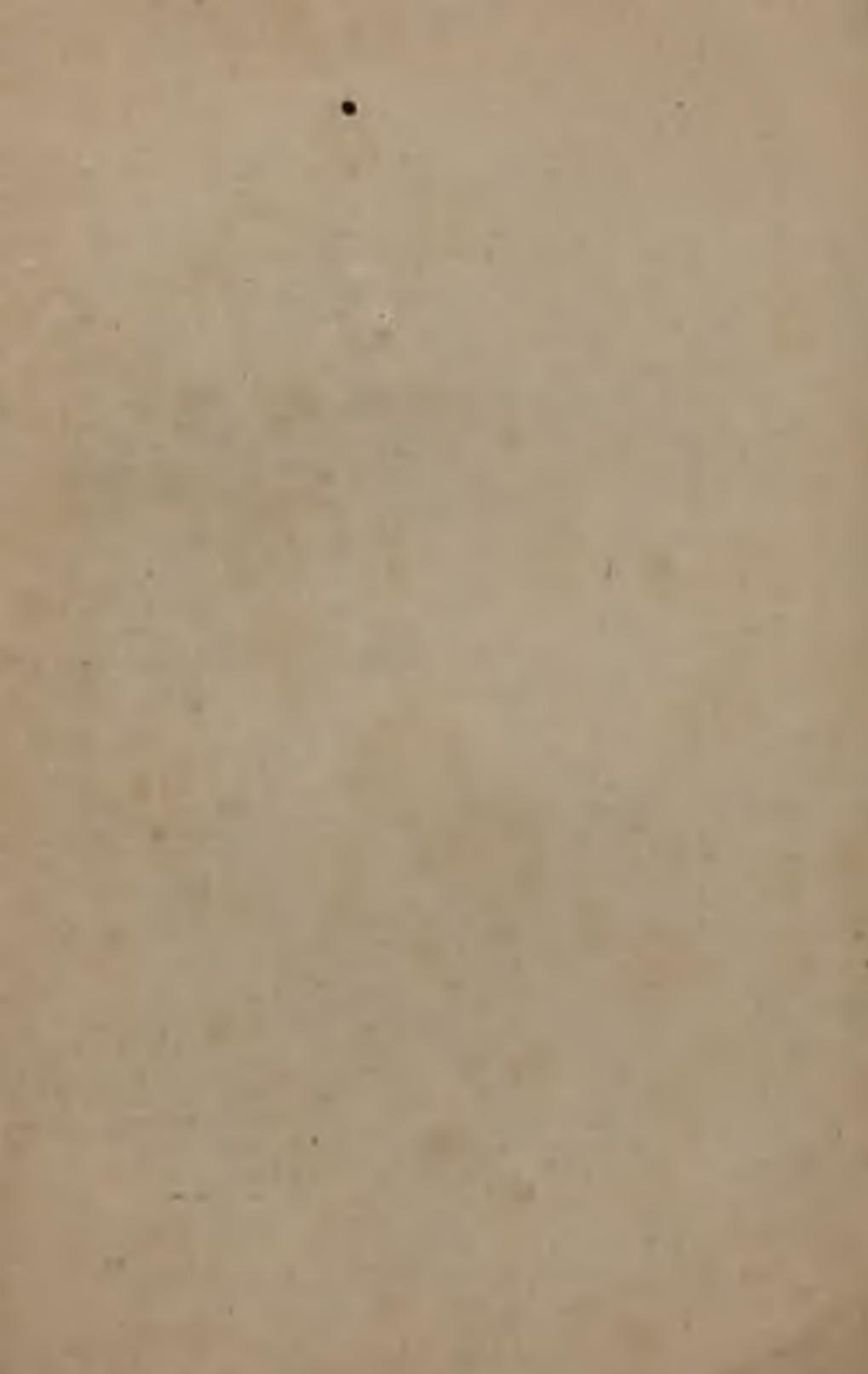
Tout à coup, il plongea la main dans sa poche, la sortit armée d'un revolver, et, à bout portant, foudroya le général Carrascot de Montmorency d'une balle dans la tête :

— J'accepte, messieurs, dit-il en levant son revolver pour témoigner de ses intentions pacifiques à Jim Strawberry et Arsène Dulard qui allaient s'élanter sur lui. J'accepte ! Mais, il me fallait m'assurer de la discrétion de cet homme !



*On trouvera la suite de ce récit dans le prochain
volume de la Mignonne Bibliothèque intitulé :*

Le Trésor de l'Épave



Les Aventures de Coucou

GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

par Gaston CHOQUET

TITRE DES VOLUMES PARUS :

- | | |
|-------------------------------------|----------------------------------|
| 1. Les Martyrs du Texas. | 10. Vers la Vengeance. |
| 2. La Revanche des Opprimés. | 11. Le Nain au collier de chien. |
| 3. Le Trésor des Toltèques. | 12. L'Agonie d'une Race. |
| 4. Dans le Repaire du Tigre. | 13. Les Drames de l'Amazone. |
| 5. La Statue de la Caverne. | 14. Le Forçat n° 3708. |
| 6. Le grand Chef des Bonnets-Noirs. | 15. Perdu dans la Forêt Vierge. |
| 7. La Ville morte. | 16. Le Château du Lac. |
| 8. Le Poison qui rend fou. | 17. Vers l'Inconnu. |
| 9. La Guerre dans la Prairie. | 18. La Mort du Fauve. |
| | 19. Au Pays de l'Épouvante. |

Les Champs d'Or de l'Urubu

par José MOSELLI

TITRE DES VOLUMES :

- | | |
|------------------------------------|---------------------------------|
| 20. La Torture de l'Or. | 25. La Cité de l'Or. |
| 21. Les Exploits de Jean Lenoël. | 26. Le schooner "La Charlotte". |
| 22. La Prison de la faim. | 27. Le Trésor de l'Épave. |
| 23. Le puits des Crânes-araignées. | 28. La Vengeance du forçat. |
| 24. À fond de cale. | |

Les petits Chanteurs des Rues

Par J. FABIEN

TITRE DES VOLUMES :

- | | |
|----------------------------------|----------------------------------|
| 29. Sur le Pavé. | 34. Dans le Temple mystérieux. |
| 30. Sur les berges de la Tamise. | 35. Kaleb le fakir. |
| 31. Les petits Chemineaux. | 36. Les Étrangleurs du Bengale. |
| 32. Naufragés. | 37. Les Robinsons du Gange. |
| 33. Par'ui les Pirates jaunes. | 38. Le Secret du Bateau fantôme. |

Le volume : 20 centimes

Envoi franco de chaque volume contre 25 centimes en timbres-poste,
adressés à Mignonne Bibliothèque, 3, rue de Recroix, Paris (X^e.)